5e ANNÉE - N° 176



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

Prix de littérature annamite 1943	INDOCHINE
Les généraux « Man-Man » (Brière de l'Isle), commandant le corps expéditionnaire, et « Maolen-Maolen » (de Négrier), commandant la 2e brigade du Tonkin (1884-1885) (suite et fin)	E. BERTAUX
Les stations balnéaires de l'Annam. — Doson	X...
Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois	H. PARMENTIER
Comment on aménage un casier maritime dans le delta tonkinois	X...
Coutumes laotiennes. — Les funérailles	THAO VIBOUN
Le grand rassemblement fédéral de la Jeunesse à Hué	R. B.

LE N° 0 $ 50
JEUDI 13 JANVIER 1944

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100 000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année-No 176 — 13 Janvier 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné.



LLAURENSY
contre la chute des cheveux

VENTE EN GROS

2, Rue Garcerie — SAIGON
Magasin Chaffanjon — HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Un terrible accident d'automobile a coûté la vie à Mme Jean Decoux, le 6 janvier 1944.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'être admis aux réceptions du Gouvernement Général savent avec quelle distinction, avec quelle accueillante, intelligente et naturelle autorité, Mme Jean Decoux tenait un des rôles les plus délicats qui puissent échoir à une femme d'élite. Tous ceux qui se sont penchés sur le sort des nombreux déshérités de l'Indochine, savent ce qui est dû à sa bonté organisatrice et discrète, et quelle conscience élevée elle avait des devoirs sociaux qui incombent aux privilégiés.

Respectueusement inclinés devant la douleur de l'Amiral Jean Decoux, Français et Indochinois tiendront à associer à la gratitude qu'ils doivent à sa clairvoyante autorité, la mémoire de celle qui vient d'être si douloureusement séparée de lui.

Malgré sa réserve et son éloignement pour tout ce qui pouvait sortir d'un rôle qu'elle s'était tracé avec un tact infini, tous comprenaient que ce rôle était un des premiers. Tous lui resteront respectueusement reconnaissants d'avoir, en le remplissant, su donner la plus noble et la plus fidèle image d'une femme française.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRIX DE LITTÉRATURE ANNAMITE 1943

Nos lecteurs ont lu dans la presse les résultats des concours littéraires organisés en 1943 par l'Association qui dirige cette revue. Voici quelques précisions complémentaires. Rappelons d'abord :

NOTRE BUT

« Défendre et illustrer la langue annamite, aider les écrivains de valeur à se faire connaître et éditer », telle est la formule que nous avons inscrite en tête du programme de ces concours.

Défendre l'annamite contre quoi ? Contre tous ceux qui s'acharnent, consciemment ou inconsciemment, à lui faire perdre son génie particulier. Contre tous ceux qui n'ont pas le parti pris d'employer — chaque fois qu'ils existent — le mot annamite, la tournure annamite, l'expression annamite. Contre ceux, en particulier, qui, trop empêtrés de culture chinoise, truffent leur phrase, sans rime ni raison, d'expressions sino-annamites superflues qui alourdissent et dénaturent la langue. Contre tous ceux qui, rendant un excessif hommage à la culture française, écrivent un annamite qui n'est plus que, mot pour mot, tournure pour tournure, du français travesti. Contre tous ceux, Français ou même Annamites, qui dénient à cette langue toute possibilité culturelle. Contre tous ceux également qui, imbus d'un nationalisme linguistique étroit et aveugle, considèrent l'annamite comme dès maintenant égal aux grandes langues complètement évoluées. Bref, défendre l'annamite contre toutes les surenchères ou les aveuglements.

« L'illustrer » par quoi ? Par le contact de cette langue de haute culture universelle qu'est le français, qui lui offre certaines souplesses de sa syntaxe, l'ordonnance et la précision de son style et les trésors de pensée dont il est la clef. Prétendre le contraire, n'est-ce pas nier l'évidence des progrès considérables que, grâce au français et sous l'influence d'hommes comme S. E. Phạm-Quỳnh, Nguyễn-văn-Vĩnh et de groupements comme le Tự Lực Văn Đoàn (tout au moins dans ses meilleures productions), l'annamite a fait depuis plusieurs décades ? Mais ces choses ont déjà été écrites et beaucoup mieux.

Précisons donc simplement que c'est pour contribuer à défendre et « illustrer » l'annamite, que, en plus de nos éditions, nous avons institué des prix littéraires annuels qui, non seulement encouragent et stimulent les écrivains de valeur, mais requièrent l'attention unanime du public cultivé sur les œuvres primées.

Le premier de ces concours, le concours « Gia Long », est destiné à récompenser le meilleur ouvrage d'imagination ou d'érudition écrit en annamite (roman, étude, essai, nouvelles, reportage, poésie...) ; l'autre, le concours « Alexandre-de-Rhodes », a pour fin de récompenser les meilleures adaptations en annamite d'œuvres françaises.

LES RESULTATS

Ils sont assez décevants. La quantité l'a emporté sur la qualité et aucun chef-d'œuvre n'a été découvert. Certes, le jury a été sévère, même très sévère ; mais nous ne pouvons que l'en féliciter. Des hommes comme S. E. Phạm-Quỳnh, qui le présidait, savent trop bien que si l'on veut réagir contre la médiocrité, il faut s'armer d'intransigeance. Sur 133 manuscrits déposés et examinés par le jury, 9 seulement ont été primés, et parmi ceux-ci, un seul a obtenu un troisième prix (prix Gia-Long).

Il s'agit d'un roman intitulé « Bóng tre xanh » (*A l'ombre des Bambous*). C'est une étude assez fine des mœurs villageoises annamites et une critique intelligente des mariages précoces. Le roman est bien composé. Le fond et la forme sont corrects. Le style est simple et naturel. Le livre se lit agréablement et même avec émotion. Nous avons eu le grand plaisir, en ouvrant l'enveloppe cachetée contenant le nom du lauréat, de découvrir que celui-ci, M. Đỗ-thúc-Vinh, est un jeune étudiant de 25 ans, élève à l'Ecole Supérieure d'Agriculture, qui n'a encore collaboré à aucune revue annamite ni publié aucun livre. Pour un coup d'essai, c'est presque un coup de maître.

Deux prix d'encouragement (prix Gia-Long) ont été en outre attribués à M. Nguyễn-văn-Tài, de Hanoi, et M. Nguyễn-đồng-Chi, de Hà-tinh. Le premier est l'auteur d'un exposé intéressant sur l'esprit scientifique (« Tinh thần khoa hoc ») dont la forme est correcte si le fond quelquefois assez superficiel. Le second est l'auteur d'une biographie intéressante de « Đào-duy-Từ ». C'est un travail de compilateur érudit, fouillé, fruit de longues et minutieuses recherches. On peut lui reprocher, par contre, de manquer un peu de style et de composition.

Enfin six prix d'encouragement ont été attribués à des auteurs de différentes adaptations d'œuvres françaises (prix Alexandre-de-Rhodes).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Nguyễn-trịnh-Vực de Thanh-hóa, a fait un effort très intéressant pour traduire 100 Fables de La Fontaine, en usant d'une versification très variée. Sa traduction est habile, souvent très fine. Il aurait certainement obtenu un second ou troisième prix, s'il n'avait commis des fautes de prosodie qui n'ont pas échappé à la censure sévère d'un des membres du jury.

M. Lê-đoàn-Vỹ, de Bắc-ninh, n'a pas craint de s'attaquer à l'ouvrage de M. G. Bois intitulé *Vers un confucianisme nouveau*. Cet essai, qui est certainement le plus sérieux qui ait été écrit sur les rapports du confucianisme et de la morale chrétienne, est cependant assez abstrait, et de ce fait d'une adaptation fort difficile. M. Vỹ a fourni une traduction intelligente dont le seul reproche qu'on puisse lui faire est qu'elle épouse de trop près l'original.

M. Dương-phụng-Dực, de Hanoi, a été tenté (et ce choix n'a pas connu la faveur de tous les membres du jury) par les *Cent pensées de Napoléon*. Sa traduction est assez bonne. L'auteur a le mérite, en particulier, d'avoir souvent trouvé des expressions très proprement annamites pour traduire les tournures françaises. Sauf quelques impropriétés et des défaillances, cette adaptation aurait pu connaître un meilleur classement.

M. Hà-mai-Anh, de Nam-dinh, a eu l'excellente idée de traduire l'ouvrage *Grands Cœurs* de de Amicis, qui a enchanté la prime jeunesse de tant de petits Français. La traduction est intelligente et satisfaisante, malgré certaines gaucheries.

M. Trần-doãn-Ngươn, de Biên-hoà (Cochinchine), a traduit l'ouvrage de Charles Richet, *Fais ta vie*. Ce choix est intéressant. Le jury a cependant estimé que la traduction, quoique assez bonne, est trop fidèle et insuffisamment adaptée.

Enfin M. Trần-văn-Nghị, de Paksé (Laos), a eu l'heureuse idée de traduire le roman d'André Theuriet, *Bigarreau*. Le style est, en général, aisé, coulant, mais quelquefois émaillé de tournures équivoques ou défectueuses.

***

Terminons ce rapide résumé des œuvres primées en remerciant et félicitant les lauréats de l'effort intelligent et efficace qu'ils ont fourni. Répétons-le : le jury a été sévère. La plupart de ces œuvres sont certainement égales, voire même supérieures, à la moyenne des ouvrages édités en langue annamite. Leur valeur est donc réelle. Ce n'est que parce qu'aucune d'entre elles ne constitue une œuvre de premier plan que le jury a estimé ne pas devoir attribuer les premiers prix.

Ceci dit, il n'en reste pas moins que, d'une façon générale, les manuscrits présentés sont médiocres. Beaucoup d'entre eux témoignent même d'une présomption puérile : ils sont manifestement l'œuvre d'apprentis qui, malgré leur jeune âge et leur manque d'expérience, n'ont pas craint d'envoyer leurs essais à l'Association.

D'autres travaux sont le fruit d'un effort souvent considérable, mais sans portée : pour la plupart le style est gauche et lourd, le fond superficiel, sans inspiration élevée et sans grand rayonnement. On y cherche en vain la marque d'une culture.

Quant aux traductions, elles sont trop servilement le calque de l'original. Elles ne sont pas suffisamment adaptées, transposées.

Par ailleurs, le choix des traductions fut aussi divers qu'imprévu. Pour quelques idées heureuses, combien de bizarres : n'avons-nous pas eu l'étonnement de trouver entre autres une traduction d'extraits du livre de Proust *Du côté de chez Swann* ? Le lecteur peut imaginer la somme de travail, voué à un échec certain, que représente la traduction de ces phrases monumentales, architecturales, pleines d'incidentes et de parenthèses qui caractérisent le génie si particulier de Proust ?

***

Les premiers prix n'ayant pas été attribués, nous avons décidé que le reliquat serait ajouté au montant des prix prévus pour 1944. C'est donc à plus de 6.000 piastres que s'élèvera le montant des prix de littérature annamite pour l'année prochaine. En outre, nous avons décidé d'ouvrir l'accès de nos concours aux œuvres déjà éditées depuis 1941. En effet, le fait d'avoir réservé aux seuls ouvrages inédits l'accès à nos concours nous a privés de la participation de nombreux auteurs. C'est une erreur d'autant plus regrettable que, depuis quelque temps, après une brève éclipse, se manifeste un renouveau assez remarquable de l'édition annamite et que certains éditeurs ont produit des œuvres qui retiennent l'attention du public lettré (1).

INDOCHINE.

(1) Répondant au désir de nombreux candidats, nous avons décidé de reporter au 1er mars la date de remise des manuscrits et des livres déjà parus en librairie concourant aux prix de 1944. Nous précisons que, à titre exceptionnel, les ouvrages édités depuis 1941 peuvent concourir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les généraux "MAN-MAN" (Brière de l'Isle), commandant le corps expéditionnaire, et "MAO-LEN-MAOLEN" (de Négrier), commandant la 2e brigade du Tonkin (1884-1885).

par E. BERTAUX (*Suite et fin*)



Le Général de Négrier.
(*Iconographie de l'Indochine* de P. Boudet).

Au lieu de vous faire prendre la seule attitude convenable à des vainqueurs qui n'avaient jamais compté la nuée de leurs ennemis, on vous a fait battre en retraite de nuit.

Soldats de la 2e brigade, souvenez-vous que, depuis que le monde existe, jamais une armée chinoise n'a forcé une position défendue par des troupes européennes.

BORGNIS-DESBORDES.

CETTE 2e brigade va jouer à Lang-son, avant et pendant les malheureux événements dont le récit va suivre, un rôle devenu historique. Il convient donc de présenter son chef au lecteur. Au physique, de Négrier est tout l'opposé de Brière de l'Isle : il est de taille moyenne, a les traits fins, l'œil vif, l'allure décidée, la moustache conquérante. Très élégant, excellent cavalier, c'est un fort bel officier. On prendrait volontiers pour un lieutenant ce jeune général de 45 ans. Il appartient à l'infanterie métropolitaine. Capitaine en 1870, il a été blessé à Metz et s'est évadé au moment de la capitulation de la place. Evasion peu banale, qui montre bien le caractère audacieux de l'homme : il traverse les lignes allemandes en tenue et à cheval. Il ne fait qu'une mauvaise rencontre : deux uhlans qui l'arrêtent et lui demandent s'il est porteur d'une autorisation régulière pour s'éloigner ainsi de la ville. De Négrier présente à l'un d'eux un billet d'hôpital et pendant que celui-ci en prend lecture, il lui casse la tête d'un coup de pistolet. L'autre cavalier s'enfuit au galop. Le jeune officier rejoint Faidherbe, prend part à deux combats de l'armée du Nord, est blessé deux fois. En 1879, colonel de Légion Etrangère, il participe à la répression des troubles du Sud-Oranais, ce qui lui vaut les étoiles en 1883, à 44 ans.

Dès son arrivée au Tonkin, il fait preuve d'une ardeur et d'un esprit offensif qui lui vaudront son surnom. Le 13 mars au soir, sa brigade enlève Dap-cau. Du haut d'un monticule, il aperçoit les Chinois qui refluent en désordre sur la citadelle de Bac-ninh, laquelle n'est pas dans sa zone d'action. Il ne faut pas donner à l'ennemi le temps de se ressaisir. Négrier fait canonner la porte de la citadelle, et, « maolen-maolen », la baïonnette au canon, on entre par surprise dans la place, sur les talons des soldats ennemis. Le lendemain, le général « Man-man » qui commande la brigade de gauche et qui a Bac-ninh pour objectif, apprend par le capitaine Laperrine que le drapeau français flotte déjà sur la ville.

Au cours de la marche sur Hung-hoa, la rivière empêche le passage de notre avant-garde. Des tirailleurs tonkinois se saisissent de grands paniers en bambou pouvant porter six hommes. Le général embarque le premier avec ses officiers et passe sous le feu des Pavillons Noirs. L'élan est donné, la pointe, la tête, puis toute l'avant-garde abordent sur l'autre rive.

Pendant l'avance sur Kep (combat où il sera une fois de plus blessé) il marche presque avec les patrouilles de tête — ce qui n'est certes pas sa place — pour se rendre compte par lui-même du début de l'engagement, afin de gagner du temps pour le déploiement de nos forces.

Son esprit clair et dégagé de tout formalisme lui permet de s'adapter instantanément à une situation nouvelle. Le système de progression utilisé en Europe : la longue colonne de route, ne convient pas dans le delta. Il faut trois heures pour passer de la formation de marche à la formation de combat. Il décide, toujours pour gagner du temps, d'ouvrir et d'aérer ce dispositif. L'avant-garde, l'artillerie, les services, le convoi suivront la digue principale où l'on peut avancer à deux ou trois de front. A droite et à gauche, les compagnies, prenant un intervalle égal à leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

front de combat, utiliseront en colonne par un, les petites diguettes des rizières. Ce dispositif supprime les à-coups, permet de ratisser le terrain, déborder les villages et met la troupe en mesure de faire feu dans toutes les directions. Une ou deux répétitions à titre d'exercice et tout le monde a compris les avantages du système. Tant pis pour les règlements d'Europe qui n'ont pas prévu la guerre en Extrême-Orient.

Sa tactique, en haute et moyenne région, est très simple et comprise de l'homme du rang lui-même. Il sait qu'il se heurtera à des fortifications chinoises — l'esprit défensif domine chez l'ennemi — et que celui-ci, aussi bien armé que nous, car il possède des Mauser et Winchester à tir rapide, tient solidement de front. De Négrier a remarqué que ces ouvrages, placés au sommet de mamelons escarpés, surmontés de drapeaux, sont parfaitement visibles. Si leur réalisation technique est bonne — excellents parapets, tireurs bien abrités, fossés profonds, défenses accessoires en bambous pointus entrelacés —, ils ont de graves défauts : ils ne se flanquent pas mutuellement ; situés à la crête topographique, ils ont de mauvaises vues sur les pentes et leur champ de tir, quelquefois, ne dépasse pas 100 mètres, distance d'assaut. Dès lors le procédé d'attaque est vite trouvé : bien choisir un ou deux forts, dominants de préférence, pour avoir ensuite des vues sur l'ensemble de la position. En faire préparer l'attaque par toute notre artillerie montée à bras sur des mamelons, concentrant ses feux sur l'objectif. A ce moment, le général ne joue plus au lieutenant ; il se tient à sa place, près de l'artillerie, dont il actionne les feux. L'infanterie grimpe les pentes, s'approche, protégée par le bombardement et donne l'assaut. Le fort enlevé, l'artillerie rejoint l'infanterie et prend la défense à revers. Les Chinois s'émeuvent, se replient, pour tomber sous les feux d'une autre colonne qui, pendant tout ce temps, est venue menacer de flanc la ligne de retraite de l'ennemi, après avoir débordé l'une des ailes du dispositif défensif.

Cet excellent tacticien ne croit pas posséder la science infuse. Bien au contraire. L'un de ses compagnons d'armes le décrit ainsi: « Armé d'une lorgnette, il examine avec un soin scrupuleux le terrain qu'il convoite d'occuper. Il ne craint pas d'écouter son entourage et de provoquer les réflexions de ceux qui sont à sa portée ; le moindre sous-lieutenant peut émettre son avis, il sera reçu avec autant de bienveillance que celui de l'officier le plus élevé en grade. Puis un travail énorme se fait dans sa pensée ; il a tout vu, tout pesé, tout entendu et surtout tout écouté. Sa résolution est prise. A partir de ce moment, il ne varie plus ; il fait venir le chef de la troupe qu'il charge de s'emparer de la position. En peu de mots, il lui donne ses ordres, clairs, nets et précis. Il ne s'embarrasse pas dans les ordres de détail ; il laisse à chacun la part d'initiative qui lui revient. Il s'assure seulement, avec un soin tout particulier, que le chef auquel il s'adresse, ne se trompe pas sur les points désignés. Sous ce rapport, sa patience est sans bornes. Il ne lâche son subordonné que lorsqu'il est pertinemment sûr d'avoir été complètement compris. » (1).

En cas de coup dur subi par l'une de ses unités, il a la manière pour redresser le moral des exécutants. Au cours des reconnaissances effectuées au camp de Chu, un détachement tombe dans une embuscade, mais parvient à se dégager, non sans pertes. C'est le premier échec essuyé par une troupe de la brigade. Dans un ordre du jour adressé à tous, il fait ressortir le côté brillant de l'affaire, glisse sur l'embuscade elle-même, montre 3.000 Chinois affamés se ruant sur le marché du village où eut lieu l'affaire et obligés de fuir en déroute. Une telle méthode est certes dangereuse pour les chercheurs qui essaieront plus tard, par l'étude des textes, de dégager la vérité historique. Avouons cependant qu'elle ne manque pas de sens psychologique et prouve une parfaite connaissance de la troupe, de sa mentalité et de ses réflexes.

Il n'ennuie pas les hommes en campagne avec les vétilles du temps de paix et de la vie de garnison. A en croire les photographies, la brigade Négrier — l'autre aussi d'ailleurs — ne brille pas par l'aspect extérieur. Rien d'étonnant à cela : elle est toujours en colonne et fort mal ravitaillée en effets d'habillement et d'équipement. En tous cas, ce n'est pas à son général que s'appliquent ces sévères paroles de l'archiduc Albert : « Ce sont les petits esprits qui, en temps de paix, excellent dans les petits détails, s'occupent du matin au soir de minuties, sont inexorables sur l'uniformité absolue de la tenue, l'alignement et le maniement d'armes, en intervenant à chaque instant dans les fonctions de leurs subordonnés. Ils acquièrent ainsi par là une réputation imméritée, rendent le service un fardeau ; mais ils sont surtout néfastes en empêchant le caractère de se former. »

Il sait mettre les cadres et les hommes en confiance en ne les inquiétant pas, à condition qu'ils montrent une ardeur qui leur est d'ailleurs toute naturelle. Cette méthode de commandement permet de voir de simples sergents de section, sachant qu'ils n'ont pas de critiques à redouter, faire preuve d'une réelle capacité et d'une énergie persévérante qui contribue largement au succès. Les hommes se plient à toutes les nécessités, comprenant les choses simples qu'ils ont à faire. Ayant confiance, ils ne ménagent pas leurs efforts. Exempt d'entraves, chacun donne son rendement maximum.

Tel est l'homme qui occupe Lang-son, le 13 février 1885. Il concentre la défense en avant de la ville, à Ky-lua, en prenant appui sur deux forts chinois transformés en redoutes. Sur la rive sud du Sông Ky-Cung, la citadelle forme réduit. Quelques postes sur les hauteurs sud tiennent le débouché des voies de communication avec l'arrière. La mission est d'achever la conquête jusqu'à la frontière. Mais pour le moment, il faut d'abord songer à concentrer les approvisionnements. C'est, comme toujours, le problème délicat. En attendant l'élargissement par le génie de la piste Langson-Dongsong-Chu qui sert de ligne de communication, il faut encore avoir recours aux coolies pour faire la navette sur cet itinéraire difficile. Leur débit permet tout juste d'amener le stock de réserve de 20 jours de vivres et les munitions pour la place. Pour le ravitaillement de la brigade, rien ou presque rien. On a heureusement trouvé à Ky-lua, au camp des rochers — l'actuel camp chinois —, un gros approvisionnement de riz. Cette denrée va, pendant 46 jours, remplacer le pain. Pas de vin ; 6 centilitres de tafia seulement par jour ; pas de viande, sauf vers la fin, lorsque les monta-

(1) *La vérité sur la retraite de Lang-son* (Jacques HARMAND).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gnards, rassurés, sortiront de leurs cachettes pour vendre des bœufs et des porcs. Tel est le régime des vainqueurs. La troupe supporte allègrement ces misères, dont on a pris soin de lui faire connaître la cause.

Les Chinois sont toujours à Dông-dang, sur le territoire tonkinois : à 15 kilomètres de Lang-son. On ne peut laisser l'ennemi installé si près de la ville. Le 23 février, le ventre peu garni, mais le cœur vaillant quand même, on s'empare de ce village. A titre symbolique, le général fait sauter la Porte de Chine, et l'on rentre à Lang-son, laissant un bataillon de Légion pour tenir le terrain conquis.

Un mois se passe sans incident. Dans la nuit du 21 au 22 mars, les Chinois essaient d'enlever par surprise le poste de Dông-dang. Ils sont repoussés. Le général, laissant une garnison de sûreté à Ky-lua et à la citadelle, arrive avec le reste de la brigade, mais le calme est rétabli. Le parti le plus sage serait de rentrer à Lang-son. Son ardeur naturelle conseille à Négrier une autre solution. Les Chinois, ordinairement défensifs, ont osé nous attaquer ; il faut leur donner une leçon et les battre sur leur propre territoire. N'est-on pas habitué à vaincre ?

Le commandant de la 2e brigade oublie l'avis pondéré qu'il a émis récemment. Le ministre qui, de Paris, voit les choses de très loin, a câblé au général en chef : « Des négociations sont engagées avec la Chine. Il y aurait intérêt à agir sur Long-Tchéou. Faire le possible en ce sens. » Brière de l'Isle a répondu aussitôt « que, par suite des difficultés de ravitaillement, l'opération n'était pas possible en ce moment ». De Négrier, consulté par son chef direct, lui a fait connaître télégraphiquement qu'à son point de vue « la machine chinoise a été longue à se mettre en mouvement. Elle commence à rendre. Les effectifs grossissent, les armes, les munitions arrivent. C'est à considérer. Il est urgent de construire à Lang-son des fortifications solides permettant de dégager les troupes de campagne ». Donc, ne pas se lancer dans une aventure.

Le 23 mars, laissant un fort détachement à Dông-dang, le chef de la 2e brigade pénètre en territoire chinois avec 925 fusils seulement. Il se heurte devant Bang-Bo à un système défensif du modèle habituel. Compte tenu des effectifs réduits, on manœuvrera comme suit : l'un des forts dominants, coïncidence heureuse, n'est pas occupé. Un bataillon s'en emparera et, de là, prendra à revers toute la défense barrant la vallée. Ceci fait, un autre bataillon attaquera de front, appuyé par les feux du premier. Malheureusement, celui-ci perd sa direction, patauge dans un ravin ; lorsqu'il arrive en vue du fort, les Chinois y sont revenus et accueillent nos troupes de belle façon. Le général de Négrier, qui ne reçoit rien de cette colonne et qui ne voit rien à cause du brouillard, croit qu'elle a atteint son objectif. Il lance l'attaque de front, qui échoue fatalement.

A midi, par temps très clair, il faut songer à se replier. Calme, de Négrier donne ses ordres pour la retraite par échelons, n'abandonnant une position qu'après s'être assuré que les blessés sont en sûreté et que l'échelon porté en arrière est en place, en mesure de soutenir par le feu l'échelon avancé ; il ferme la marche, à pied, son casque sous le bras. Quand les Chinois serrent de trop près, il arrête la poignée d'hommes qui l'entourent et fait le coup de feu avec eux.

Cette malheureuse affaire nous coûte 300 tués et blessés sur 925 combattants. Le plus pénible est qu'il faut laisser exposés aux mutilations des Chinois les cadavres de 88 officiers, sous-officiers et soldats. La nuit tombe. Nos hommes, harassés, le ventre vide, affectés par la perte de tant de camarades, atteignent la Porte de Chine et se laissent tomber à terre, sans même ôter le sac. Les malheureux murmurent. Dans cette troupe d'élite, un mauvais vent se lève.

Le général arrive, le dernier. « Silence !, crie-t-il d'une voix qui vibre étrangement. On ne doit entendre ici que la voix de vos officiers. C'est surtout à de pareilles heures qu'ayant montré votre bravoure, vous devez montrer votre discipline. La brigade va rentrer à Dông-dang. Voici l'ordre de marche... ». Sans un mot, tous se lèvent, repris en main par l'énergie et le prestige de ce chef, aimé et admiré. On arrive à Dông-dang sans incident et, dès le lendemain, commence le repli sur Ky-lua, car l'ennemi peut marcher sur Lang-son par des chemins latéraux à la route Mandarine.

De Négrier se montre digne dans l'adversité et, véritable chef, n'hésite pas à revendiquer ses responsabilités : « Oui, avoue-t-il, dans un ordre du jour à la troupe, l'attaque de Bang-Bo est une action malheureuse provenant d'une erreur ; ses conséquences ont été funestes. Mais ayez bon espoir, nous réparerons tout cela et nous ferons encore de la bonne besogne ». La confiance n'est nullement atteinte et lorsque, le 28 mars, les Chinois, enhardis, attaquent Ky-lua, ils sont partout repoussés, puis rejetés par une contre-attaque.

C'est à ce moment que le général de Négrier est blessé d'une balle à la poitrine.

La consternation est grande. On songe surtout que tel officier supérieur, cordialement détesté, nouveau venu au Tonkin, en qui nul n'a confiance doit, de par son ancienneté, prendre le commandement.

Alors le drame commence. Son déroulement est trop connu pour que nous insistions ici. Le nouveau chef, dont l'enquête relative à ces événements prouvera « qu'il ne jouissait pas de toutes ses facultés », donne l'ordre de retraite et rend compte : « Je profiterai de la nuit pour rétrograder sur Dông-song et Thanh-moi en deux colonnes. Impossible maintenir positions faute de munitions et de vivres. Me dirige personnellement sur Chu et Thanh-moi ». Rien n'imposait un tel mouvement. Il y avait 20 jours de vivres pour la brigade à Lang-son et des munitions pour trois combats comme celui du 28. Un convoi de munitions devait arriver le 30. Les Chinois d'ailleurs, s'estimant battus, se retiraient sur Dông-dang. Croyant à une ruse de notre part, ils ne réoccuperont timidement Lang-son que le 31.

Le général Brière de l'Isle, dès réception du compte rendu télégraphique ci-dessus, envoya à Paris le fameux câble qui se terminait ainsi : « Quoi qu'il arrive, j'espère pouvoir défendre le delta ». On sait que la politique s'empara aussitôt de l'affaire. Le « désastre de Lang-son » renversa Jules Ferry « le Tonkinois ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vous avez égalé les troupes les plus citées dans les annales de l'Armée française ; vous avez ajouté une belle page à notre histoire nationale.

Honneur à vos chefs et à vous.

BRIÈRE DE L'ISLE.

Il serait injuste de parler de ces deux grands chefs sans rendre hommage à leurs vaillantes troupes. Il n'y a parmi celles-ci qu'une faible proportion d'éléments indochinois. On compte dans les colonnes un Annamite pour cinq Européens ou Africains. Les deux premiers régiments de tirailleurs tonkinois viennent d'être créés et la valeur guerrière de ces unités ne s'est pas encore affirmée. A Bac-lê, les 350 tirailleurs de Dugenne, presque tous jeunes soldats, se sont dispersés au début de l'engagement. Il en est résulté, à l'égard de ces troupes, une prévention qui durera longtemps, puisqu'une instruction du général en chef, datée de 1895 — 11 ans plus tard —, affirmera qu'il ne faut pas descendre au-dessous de la proportion suivante : un Européen pour deux Annamites, soit la compagnie mixte de 50 Européens et 100 Annamites, « compte tenu de la valeur militaire des tirailleurs qui peut être considérée aujourd'hui comme ayant atteint son maximum de développement ».

Les Africains appartiennent aux tirailleurs algériens, les « turcos ». Ce sont des soldats de carrière. Il en est de même des légionnaires et d'une partie des marsouins, mais la brigade Négrier, brigade métropolitaine, compte un régiment entier connu sous le nom de « régiment des électeurs » formé, avec des éléments du contingent, par trois bataillons prélevés sur les 23e, 111e, 143e d'infanterie de ligne.

Nous sommes au moment où l'armée française se relève des désastres de 1870 et reprend sa vigueur. Malgré les divergences politiques, le peuple français tout entier aime son armée. Il pense qu'elle sera l'instrument de la prochaine revanche. Les militaires sont ainsi en complète communion d'idées avec la masse et cet état d'esprit réagit heureusement sur leur moral. Ils brûlent de montrer leur valeur. Dans les trois bataillons métropolitains désignés pour l'Extrême-Orient, les cadres furent assaillis de demandes de permutation formulées par des volontaires d'autres corps. Tous refusèrent, à l'exception d'un commandant qui prétexta d'importantes raisons de famille. Dans sa nouvelle garnison, on lui tourna le dos et il dut prendre sa retraite.

Tel est l'esprit qui anime les officiers et la troupe en 1884. Rien d'étonnant à ce que de tels éléments, placés sous des chefs comme Brière de l'Isle et de Négrier, exigeants certes, durs quand il le faut, mais toujours près de la troupe et aimés d'elle, soient capables d'efforts surhumains. Jamais les troupes d'Extrême-Orient ne furent et ne seront meilleures. Tous sont avides de se battre et ne songent qu'à l'offensive. Ils aiment certes Brière de l'Isle, d'une si haute valeur morale. Ils ont en lui entière confiance et le respectent profondément ; mais au fond d'eux-même ils lui préfèrent « Maolen-Maolen », avec qui on est sûr d'aller hardiment de l'avant.

Il ne suffit pas aux troupiers de faire la preuve de leur bravoure, ce qui est banal ; il faut aussi prouver leur valeur physique et ne pas faiblir aux yeux des camarades. Que ce soit dans le delta ou dans la haute région, on avance et on se bat sac au dos, avec un chargement total de 36 kg. 400 (dont 16 pour le sac), avec 120 cartouches, cinq jours de vivres sur l'homme, un bidon de deux litres, une toile de tente. Ceux de nos lecteurs qui connaissent la région de Langson comprendront que « pitonner » dans ces conditions, monter et descendre les innombrables mamelons, traverser l'eau plusieurs fois par jour, exige d'hommes, non habitués au climat, une valeur physique et morale qui ne sera jamais dépassée.

Un correspondant de guerre anglais, M. Scott, qui suit les opérations, écrit dans le *Standard*, en avril 1885 : « Les Français ont dû envoyer ici leurs meilleurs troupes. L'ardeur de leurs soldats est quelque chose d'étonnant. Chargés comme ils le sont, en gravissant des pentes escarpées, pas un n'a faibli. Ayant à peu de distance des retranchements, déposé leurs sacs, ils s'élancent à la charge avec autant de vigueur que des troupes fraîches ».

Le général Brière de l'Isle leur a souvent rendu hommage : « Avec les soldats que je commande, avec les officiers qui sont à leur tête, on peut aller partout. Ce ne sont pas 100.000 ou 150.000 Chinois qui m'effraient ». Et il ajoute, un peu imprudemment, mais il est, comme toujours, sincère : « Je n'ai pas besoin de renforts envoyez-m'en si vous voulez, mais avec les troupes que j'ai, nous irons jusqu'aux frontières du Tonkin ».

Sa touchante modestie — l'un des plus beaux traits de son caractère — lui fait constamment reporter sur les officiers et la troupe le mérite des victoires remportées en commun. Nommé divisionnaire, il s'adresse à ses subordonnés : « Il y a quatre mois, je vous affirmais la confiance que j'avais en vous, vous l'avez pleinement justifiée et vous avez grandement contribué à la récompense dont le Gouvernement m'honore aujourd'hui. Je vous en remercie ».

Et plus tard, lorsque ses services éminents lui auront valu la médaille militaire, c'est avec une reconnaissante affection que sa pensée ira vers les humbles artisans du succès, dont il a su apprécier le dévouement : « Merci de vos bonnes félicitations à l'occasion de la haute distinction qu'a bien voulu me conférer le gouvernement de la République, répondra-t-il à un ami ; ce n'est pas sans émotion que je songe à tous les braves gens, à tous les incomparables soldats qui m'ont permis de la mériter ».

***

Le général de Négrier exprimera, lui, la pensée secrète de tous, quand il dira : « Avec de pareilles troupes, on peut regarder sans crainte par delà la trouée des Vosges ».

Au cours de cette retraite inutile qui, malgré les injonctions du général en chef, ne s'arrêtera qu'à Kep et à Chu, sur la base de départ, les hommes montrent un esprit de discipline et un moral remarquables, tels qu'on pouvait l'attendre de cette troupe d'élite. Chacun reste à sa place, aucun intervalle n'est perdu, même de nuit ; aucun cri, aucun murmure. Tous les ordres des officiers sont ponctuellement exécutés.

***

Pendant que la 2e brigade gagne Chu, la Chine accepte le 30 mars de traiter avec la France. Les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

troupes chinoises abandonnent définitivement le Tonkin. Mais il reste à occuper toute la haute région. Le Gouvernement français décide en conséquence d'augmenter le corps d'occupation et de porter les effectifs à deux divisions sous les ordres du général de Courcy.

« Le gouvernement, télégraphie le ministre, fait appel à votre patriotisme et compte que vous continuerez vos éminents services au Tonkin, en y exerçant sous les ordres du général de Courcy le commandement de la 1re division. »

Avec une abnégation semblable à celle de l'amiral Courbet, lorsque celui-ci remît le commandement au général Millot, au lendemain de la victoire de Son-tay, Brière de l'Isle accepte sans acrimonie la situation nouvelle, et n'oublie pas dans sa réponse, d'appeler l'attention sur son fidèle lieutenant, de 12 ans plus jeune que lui, le général de Négrier : « Mon patriotisme se réjouit des résolutions prises par le gouvernement. Ma personnalité n'est rien en présence de l'intérêt du pays. Je prendrai avec plaisir le commandement de la 1re division, surtout si, tenant compte de mes nombreuses propositions en faveur de Négrier, vous lui donnez le grade et le nommez commandant de la 2e division ».

Puis sa pensée affectueuse va de nouveau vers la troupe : « La signature des préliminaires de paix est due avant tout à vos efforts, à vos succès. Vous pouvez jeter avec fierté vos regards sur le passé. Jamais, en effet, aucune troupe n'a plus vaillamment surmonté de plus grandes difficultés, n'a montré plus d'énergie et plus de sang-froid dans le danger. Pour moi, les preuves de la confiance que, dans toutes les circonstances, j'ai trouvé de la part de soldats de votre valeur, seront l'objet de mon constant orgueil ».

***

Le général Brière de l'Isle eût-il dû attendre de plus amples renseignements avant de lancer le télégramme qui agita si fortement le Parlement? Le général de Négrier n'aurait-il pas mieux fait de s'en tenir à l'avis qu'il avait exprimé quelques jours avant Bang-Bo et de ne pas se lancer dans une aventure ? On peut évidemment — *a posteriori* — épiloguer sur ce sujet.

L'homme de haute conscience qu'était le général en chef se serait cru déshonoré de cacher la situation à son ministre. Ce calme soldat, habitué à prendre ses responsabilités, n'avait pas prévu que son câble allait déclencher une telle agitation dans un milieu si différent de celui où il avait l'habitude de vivre.

Le commandant de la 2e brigade a aussi des excuses. L'audace lui avait toujours réussi. Les Chinois n'avaient jamais tenu devant ses fougueuses attaques. Les positions de Bang-Bo n'étaient pas plus imprenables que celles de Kep ou de Dông-song, enlevées brillamment par lui au cours des semaines précédentes. L'outil qu'il avait en mains était d'une valeur exceptionnelle et chaque homme était convaincu qu'il valait dix Chinois. Le destin a voulu sans doute montrer à ce jeune général « dont la France aura encore besoin », selon l'expression de Brière de l'Isle, qu'il y a entre l'audace et la témérité une limite qu'un chef ne doit jamais franchir.

Quoi qu'il en soit, ces deux figures, si différentes, sont très attachantes à des titres divers. Les noms de ces chefs sont restés inscrits dans notre histoire militaire coloniale. Eux et leur troupe, au cours de la guerre avec la Chine, ont eu le grand mérite de montrer au peuple français et au monde entier, la valeur de notre armée reconstituée, d'exalter la confiance et la fierté de la nation et de donner à celle-ci, après la tristesse des sombres jours de deuil de 1870-1871, le lumineux espoir des lendemains meilleurs.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES STATIONS BALNÉAIRES DU TONKIN

DOSON

par X.

S'ENFONÇANT profondément dans la mer, entre le Cua-Câm et le Cua-Van-Uc, par une succession de collines dont les jeunes bois de pins laissent voir de coquettes villas audacieusement fixées sur les pentes ou tapies avec paresse le long des plages, Doson est une presqu'île longue de sept kilomètres, étroite, tortueuse, orientée sensiblement N.-N.-O-S.-S.-E., découpée en plusieurs criques par des éperons rocheux.

Le massif est composé de grès quartzifères, qui ont résisté à l'érosion ; son origine géologique est la même que celle de la baie d'Along. Avant la conquête du bas-delta par les apports fertilisants des fleuves tonkinois, c'était, sans doute, un chapelet d'îlots et de récifs où la mer, dans ses colères, brisait ses vagues avec une sourde clameur.

Une tradition orale veut que les premiers habitants de Doson soient des pêcheurs originaires du Thanh-hoa, jetés sur la presqu'île par une de ces tempêtes si fréquentes pendant la mousson du S.-E. D'autres prétendent que la souche véritable est formée par des familles de Hung-yên parties à la conquête de nouvelles terres ou fuyant les rigueurs de la justice.

Cette même revue (numéro du 17 septembre 1942) a conté la charmante légende qui est à l'origine des combats de buffles que le dixième jour du 8e mois voit se dérouler devant le Dinh-Chung de Dohai. Le folklore régional est également riche de l'histoire de Bà-Dê, dont la mort tragique a inspiré de nombreux poètes ; son âme erre encore dans les nuits d'orage, et un cénotaphe lui a été dressé sur un rocher au nord de la villa Joséphine. La voici, dépouillée de tout artifice, telle que me l'a narrée un vieux pêcheur :

Bà-Dê était une jeune fille de la famille des Dao, originaire du village de Ngoc-xuyên ; sa beauté, sa voix très pure et très forte lui attiraient la jalousie de ses compagnes.

Un prince des Trinh, fuyant la révolution, s'était caché dans une des grottes de Doson lorsqu'il entendit un jour, une voix dans le vallon :

Tay cầm bán nguyệt xênh xang,
Bao nhiêu thảo mộc lại hàng tay ta
Anh-hùng vì biết tay ta,
Rồng mây gặp gỡ ắt là thanh-danh.

(Sous la faucille que je manie avec grâce, combien de plantes et d'herbes se courbent. Si quelque haut personnage me connaît, je deviendrai très grande.)

C'était Bà-Dê qui chantait, en coupant de l'herbe.

Amusé, le prince royal l'appela et lui promit de la faire venir à la cour dès que les circonstances lui permettraient de regagner la capitale ; il oublia son serment. Bà-Dê était enceinte, et les mœurs villageoises de l'époque témoignaient d'une extrême rigueur pour les filles-mères. Son histoire ne fut crue de personne, et on décida de jeter la pécheresse à la mer. Malgré la lourde pierre attachée à son cou, Bà-Dê revint deux fois à la surface, attestant ainsi de la véracité des faits et de son innocence ; les bourreaux durent se servir de longs bambous pour la tenir immergée jusqu'à ce qu'elle mourût.

L'anniversaire de cette tragique noyade est un motif de pèlerinage le 26e jour du 1er mois annamite.

⁂

Sur ces collines et ces plages, isolées du delta par le Sông Do-Hông, battues par les vents et les orages, de petits hameaux de pêcheurs ont vécu longtemps ignorés ; les seules visites qu'ils recevaient étaient celles des pirates chinois de la Cac-bà.

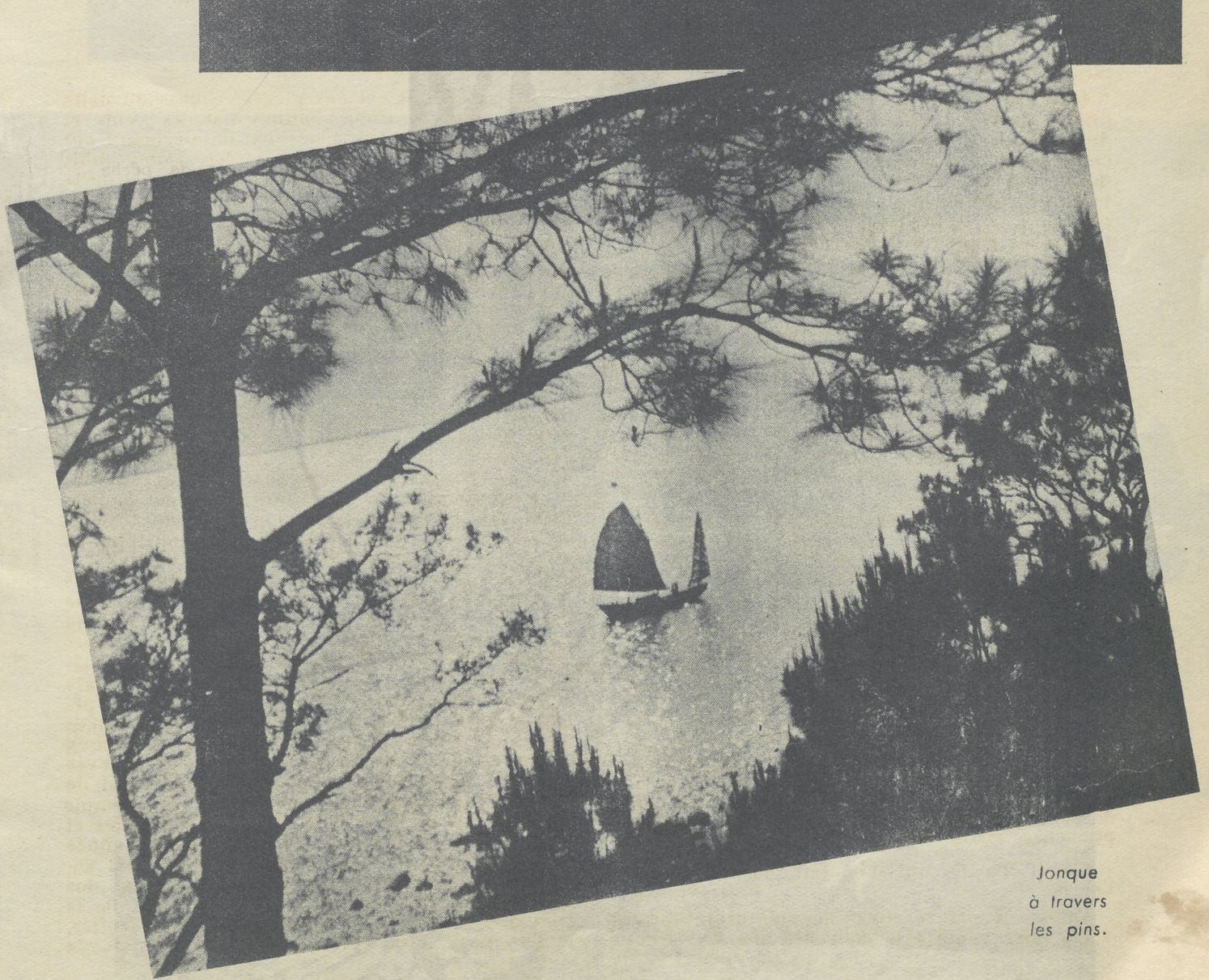
La grande victoire de Trân-Hung-Dao sur les troupes mongoles en 1288, le soulèvement de Lê-Loi en 1420 contre le joug chinois, n'ont peut-être eu aucun écho dans la presqu'île ; et on peut même douter qu'elle ait participé à la vie de l'usurpateur Mac-Dang-Dung, lorsqu'il établit sa capitale dans le phu de Kiên-thuy, à quelques dizaines de kilomètres de la station actuelle.

En 1880, Jean Dupuis y aborda, mais ne fit qu'une exploration sommaire des lieux. C'est en 1886 que MM. Vlaveanos, Costa et Gouma « découvrirent » Doson et, conquis par la salubrité de son climat, conseillèrent ses plages aux familles désireuses de fuir la lourde torpeur de l'été tonkinois. Ils furent écoutés par quelques audacieux qui, à cheval à travers les fondrières et les marécages ou sur de rustiques sampans côtiers, risquèrent le voyage et construisirent des paillotes. Les années suivantes, une compagnie de commerce, puis les Douanes, établirent un service régulier hebdomadaire, connu des vieux Haïphonnais sous le nom de « chaloupe des maris » ; celle-ci ne pouvait approcher des plages et les estivants devaient avoir recours aux pêcheurs qui les portaient à terre sur leurs barques ou à dos d'homme. Une route reliant Haiphong à la presqu'île fut entreprise en 1891 et achevée en 1892. A cette même époque, le Résident de Kiên-an y fit construire une villa ; son exemple fut aussitôt suivi par une dizaine de familles et les maisons en briques devinrent chaque année plus nombreuses. L'apparition des premières automobiles, en rendant les communications plus rapides, favorisa encore le développement de la station. Peu à peu, la route remplaça le sentier, et l'on peut actuellement circuler dans toute la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Voiliers
et
jonques.



Jonque
à travers
les pins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

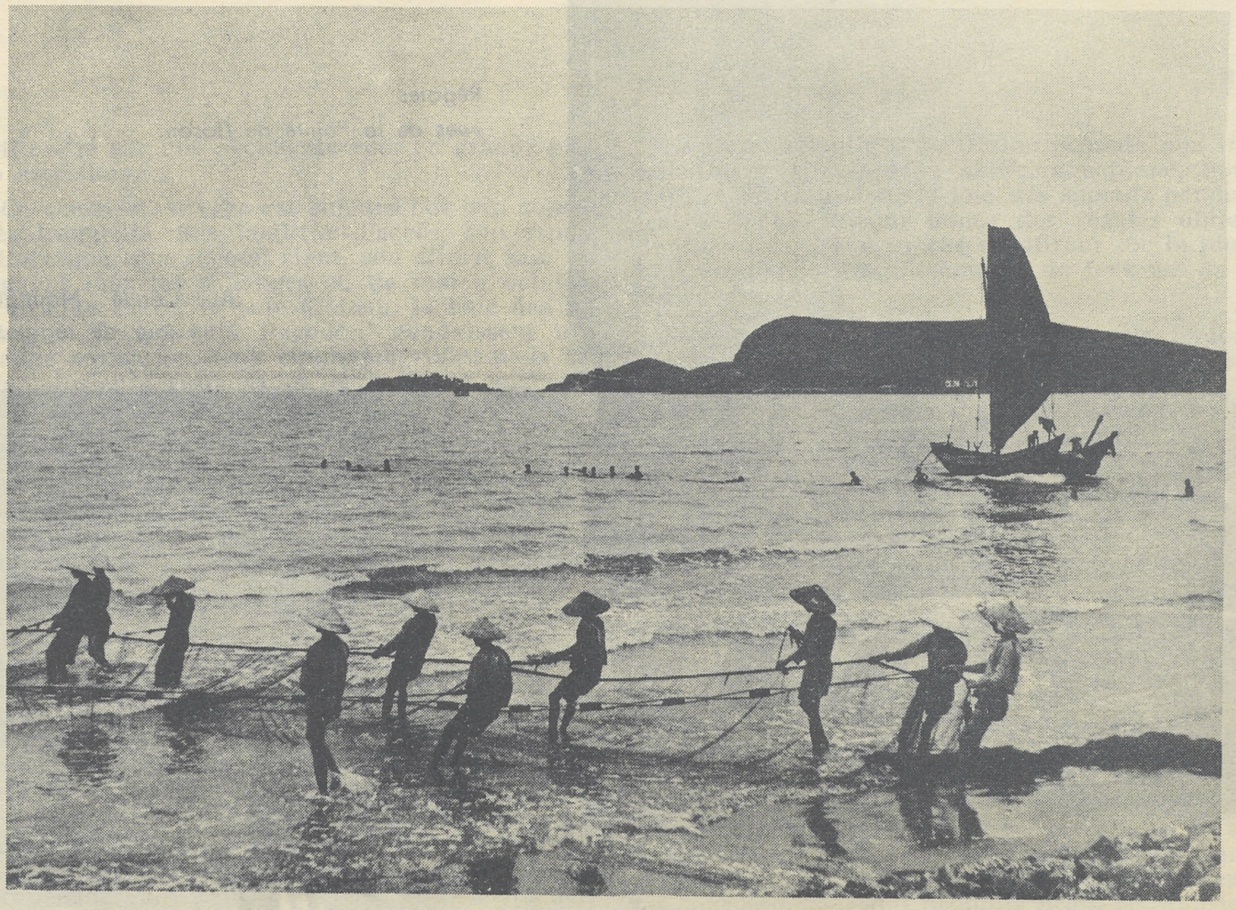


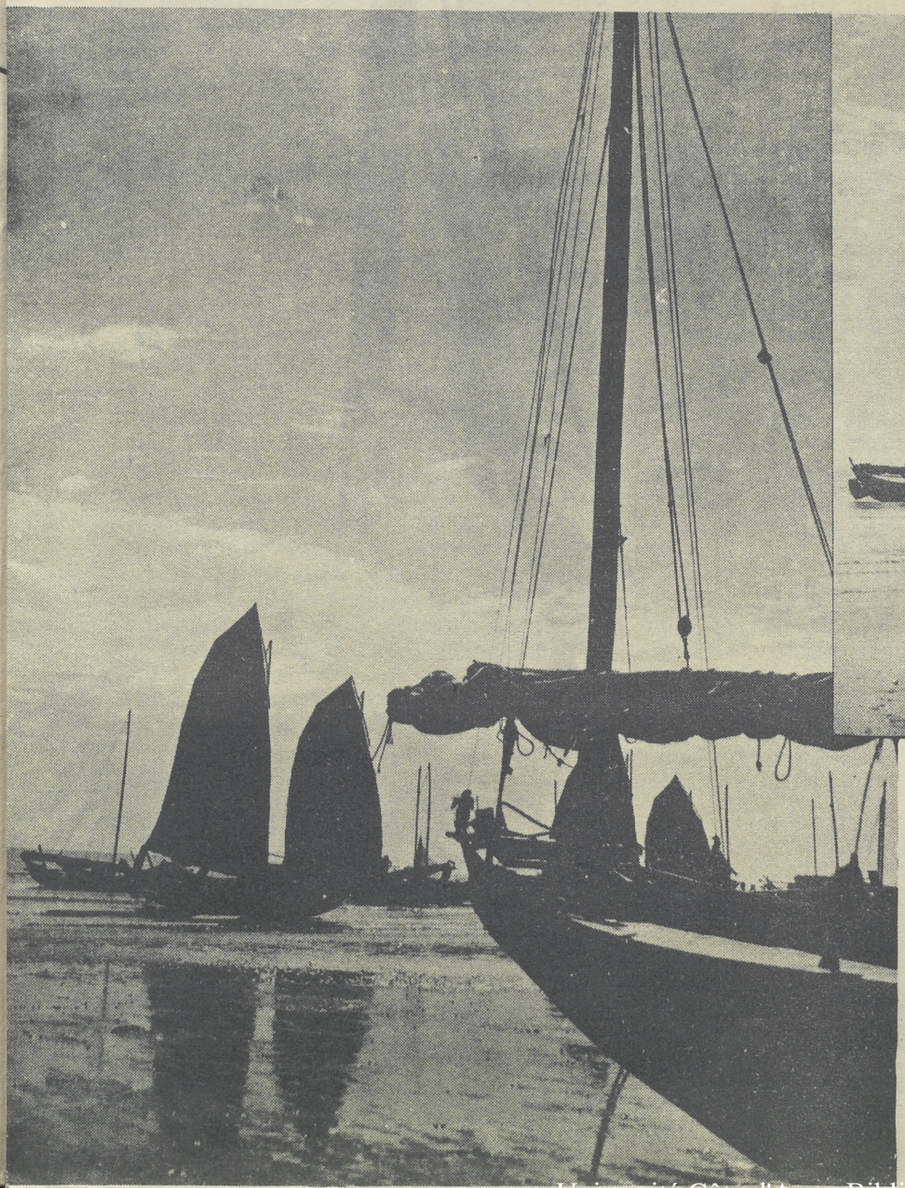
Avant le départ
pour
la pêche.

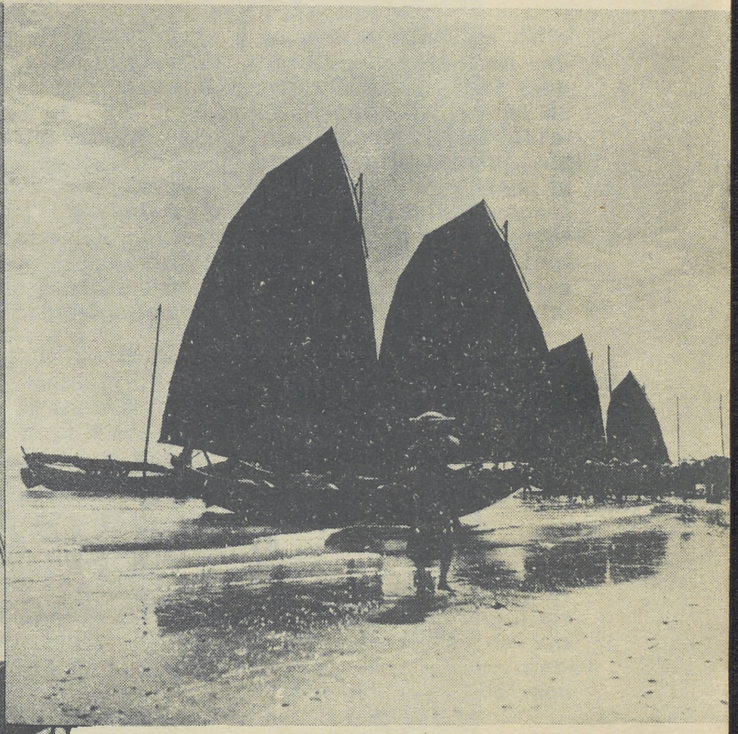
Jonques de pêche
vues de la Pointe de Doson.
Au fond : La Cat-Ba.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



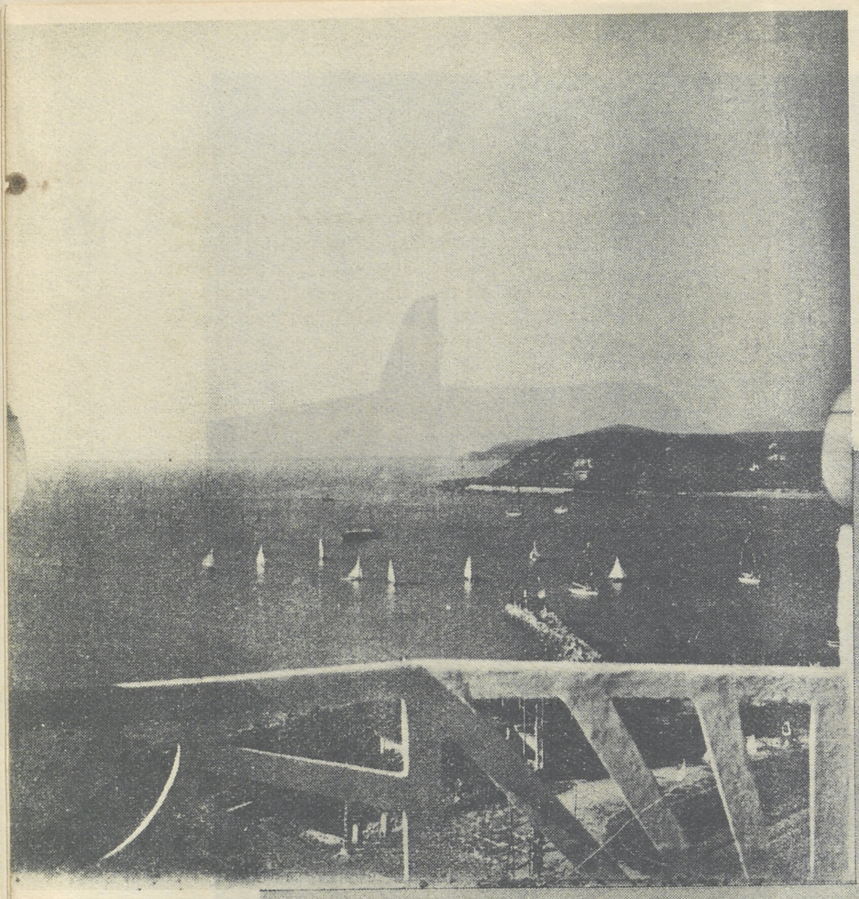




En haut, — *La sortie du filet. Au loin, la Pointe de Doson et l'île de Hon-Dau.*

Ci-contre et ci-dessus : *Jonques au repos.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Régates
vues de la Pointe de Doson.

Au Cercle Nautique
un jour de régate.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

petite cité sur une excellente voie en grande partie asphaltée.

Ce centre d'estivage est aujourd'hui très connu, très fréquenté. Ses facilités d'accès, son aspect pittoresque, son accueil riant, son climat sain lui gagnent tous les suffrages et, de mai à octobre, la Grande Plage, la baie Clateau, la baie des Pilotes, et la baie du Pagodon connaissent une grande animation. Cent cinquante villas, trois hôtels, plusieurs restaurants ne suffisent pas à la foule des estivants.

⁂

La presqu'île mérite pleinement la faveur que lui accordent le Tonkin et le Nord-Annam. Sentinelle avancée des terres sur les eaux, son massif est sans cesse battu par la brise marine qui lui apporte sa fraîcheur et donne à tous santé et vigueur. C'est pendant les mois chauds que Doson connaît ses plus grands succès, mais son charme est encore plus vif au printemps et à l'automne, lorsque l'absence des fortes chaleurs permettent, tout le jour, les longues promenades ou des courses en mer au large de Hon-dâu ; et les dimanches de l'arrière-saison redonnent à la petite cité une vie intense de quelques heures.

Sa population fixe est, dans sa très grande majorité, constituée par les villages des pêcheurs qui frangent la côte rocheuse. La population européenne était peu nombreuse jusqu'à ces derniers temps ; elle s'est considérablement augmentée aujourd'hui de toutes les familles haïphonnaises qui ont fui les récents bombardements. La station jouit actuellement d'une grande affluence et connaît comme sa voisine la mer, ses heures quotidiennes de flux et de reflux.

⁂

C'est un arrêté du Gouverneur Général Klobukowski, en date du 18 mai 1909, qui a érigé Doson en centre urbain. En 1911 le territoire fut divisé en trois zones, précisées en 1929. L'homologation fut entreprise en 1933 et l'immatriculation ordonnée le 27 mai 1940.

Le centre fut placé le 31 décembre 1921 sous l'autorité du délégué du Résident-Maire pour la région suburbaine de Haiphong, siégeant à Haian. Un arrêté du Gouverneur Général du 29 février 1924 le rendit à la province de Kiên-an.

Une vigoureuse impulsion a été donnée ces derniers temps aux travaux d'urbanisme qui comprennent notamment : la construction de deux routes, l'une reliant la villa de la Résidence à la Maison de Jeunesse, l'autre longeant la côte de la villa Saint-Mathurin jusqu'aux terrains militaires ; l'aménagement d'un terrain de Sports au pied du poste militaire ; l'établissement d'un marché et d'un abattoir dignes du centre ; la revision du plan du village des Pêcheries, où chaque maisonnette posséderait désormais un potager.

Le Cercle Nautique de Doson possède une installation très coquette ; skiffs, aquaplane, hors-bord et dinghies font la joie des sportifs pendant les vacances. Chaque année des régates obtiennent un très grand succès et attirent sur la plage tout ce que le Tonkin compte de fervents de la voile.

Signalons enfin que la jetée du Cercle, endommagée par le typhon du 11 novembre 1942, est, depuis le 19 juin 1943, en voie d'allongement et de renforcement ; ces travaux sont effectués sous la direction du Service Maritime du Port de Haiphong et donneront au Cercle deux postes d'accostage sûrs, même par mauvais temps.

Le bienveillant intérêt que l'Amiral Jean Decoux porte à l'embellissement de la station, est un sûr garant de la pleine réussite des ouvrages entrepris.

⁂

Mais l'attention des hautes autorités indochinoises ne s'est pas bornée au mieux-être des estivants ; un gros effort est fait pour venir en aide aux pêcheurs de Ngoc-xuyên. Une coopérative vient d'être créée, qui a pour but d'encourager, de garantir et de faciliter les opérations de ses membres concernant la pêche, ainsi que la transformation, la conservation, le transport et la vente au consommateur des produits bruts ou transformés de leur activité. Elle semble appelée à connaître un très grand succès.

Les aléas inhérents à la pêche, dont les difficultés sont aujourd'hui grandissantes, tant en raison des circonstances particulières à notre époque qu'en conséquence du manque de jute et de ramie nécessaires à la confection et à la réparation des filets, permettent difficilement de compter sur une production fixe comme dans la plupart des autres industries. Il semble cependant que les pêcheurs de Doson seront bientôt capables de fournir bon an mal an 80 à 100 tonnes de poissons, dont la plus grosse part servira à l'approvisionnement des grandes villes du delta.

Il faut aussi noter la fabrication de « mamtôm » (saumure de crevette) qui atteint annuellement 30 tonnes et couvre les besoins alimentaires de la population annamite de Doson et ses environs, et d'une partie de Haiphong.

⁂

Station estivale réputée et centre de pêche important, la presqu'île de Doson tient une part importante dans la vie du Tonkin. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour, tant du point de vue balnéaire que du point de vue économique, permettent d'augurer très favorablement de son avenir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS

par H. PARMENTIER

C'est avec un vif plaisir que nous entreprenons la publication des souvenirs que M. H. Parmentier a bien voulu accepter de confier à notre Revue. Nos lecteurs y porteront certainement le même intérêt qu'à ceux du R. P. Cadière, dont il est, au reste, l'ami. M. H. Parmentier est un « Vieil Indochinois » au sens plein du terme. Il sert depuis plus de quarante ans la cause de la science et de ce pays qui est devenu sa seconde patrie. Sa personnalité est trop connue pour que nous insistions. Rappelons seulement brièvement l'essentiel d'une carrière brillante, entièrement consacrée au travail.

Né à Paris le 3 janvier 1871, d'une famille d'artistes, M. Henri Parmentier fit ses études au lycée de Reims, où son père était professeur de dessin. Bachelier ès lettres et ès sciences, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts, section d'architecture, en 1891.

Attaché aux Travaux Publics de Tunis en 1896, il profite de ce séjour pour faire une étude sur un monument antique de Dougga, le temple de Saturne-Baal. Elle lui vaut l'année suivante, au Salon des Artistes français, une mention honorable.

M. H. Parmentier part en 1900 pour l'Indochine comme pensionnaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour établir l'Inventaire descriptif des monuments chams de l'Annam. Les relevés qu'il exécuta, à cette occasion, du temple de Pô Nagar, à Nha-trang, furent exposés au Salon, à Paris, en 1902, et obtinrent une troisième médaille. En 1903-1904, il entreprit, avec l'aide de Charles Carpeaux, chef des travaux pratiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, les fouilles de Mi-Son, dans la province de Quang-nam, qui permirent de dégager les restes d'une véritable ville de temples, dont une bonne part est encore debout. Ces fouilles amenèrent la découverte d'une série importante d'inscriptions qui renouvelèrent l'histoire du Champa ; elles valurent en 1904 à M. Henri Parmentier la médaille de la Société Centrale des Architectes français.

M. H. Parmentier passa en 1905 son diplôme d'architecte du Gouvernement avec une étude sur une habitation adaptée aux conditions climatériques du Tonkin. Nommé la même année chef du Service archéologique, il entreprit en 1908, après la rétrocession de Siem-Réap à la France, l'étude de l'art préangkorien et, à partir de 1910, l'inventaire détaillé des monuments khmers.

Admis en 1932 à la retraite pour ancienneté de services, M. H. Parmentier a été nommé Chef honoraire du Service archéologique et membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Les livres et articles qu'il a publiés sont très nombreux. C'est au Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient *qu'il a confié les résultats de la plupart de ses recherches. Notons cependant parmi ses livres, les plus marquants :*

Les Sculptures Chames au Musée de Tourane (*Arts Asiatica, 1922*);

Les Guides H. Parmentier (« *L'Art en Indochine* », *nos 1, 19, 1936*),

et enfin L'Art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient (*Paris, 1940*).

VIEIL Indochinois, je puis le dire. Je suis arrivé à la Toussaint 1900 dans ce pays qui m'est une seconde patrie et où je finirai mes jours. Je venais d'être nommé pensionnaire architecte à l'Ecole Française d'Extrême-Orient que Doumer avait créée deux ans auparavant à Saigon, dans l'esprit des Ecoles de Rome et d'Athènes mais avec un côté plus scientifique et plus utilitaire. De Rome et d'Athènes, centres de vieux pays dont les civilisations ont enfanté la nôtre, langues, littératures et religions étaient profondément connues de l'élite française. En regard, l'Indochine était un monde à faire sortir du chaos, monde dont les langues mères, sanskrit et chinois, n'étaient étudiées en Europe que par de rares savants. Les arts d'Indochine, malgré la découverte récente d'Angkor — elle datait à peine de quarante ans — étaient ignorés : les monuments disparaissaient avant d'avoir livré leur enseignement, enfouissant sous leurs décombres les textes gravés qui contenaient l'histoire du pays. Louis Finot, directeur adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, que Doumer appela de France pour organiser cette Ecole d'Extrême-Orient, fut exactement l'homme qu'il fallait. D'une remarquable largeur d'esprit, il sentit aussitôt quel vaste rôle elle allait avoir à remplir. A côté de son équipe de philologues, il fallait un architecte pour l'œuvre urgente d'étudier et de sauver les monuments et je fus ainsi commis à tirer d'abord de l'oubli un art dont les créateurs s'éteignaient, celui du peuple cham (prononcer *tiam*), premier maître du pays d'Annam.

Après le baptême d'Angkor et une précieuse initiation à la vie de brousse qui allait être la mienne, courte période où j'accompagnai dans une randonnée de six semaines le capitaine Lunet de Lajonquière qui établissait le premier inventaire descriptif des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monuments khmers du Cambodge, je partis de Saigon ou mieux de Phan-rang pour exécuter ma besogne personnelle à la fin de décembre 1900. J'étais venu pour un an ou deux ; l'étude entreprise m'en demanda dix et l'énorme domaine khmèr vint en prendre la suite. Dès 1904, j'avais été nommé chef du Service Archéologique de l'Ecole d'Extrême-Orient, pratiquement de l'Indochine, et c'est ainsi que ma vie se fixa sans que je l'eusse prévu aux antipodes de la France.

Je n'ai pas l'intention de faire un historique détaillé de mes randonnées en Annam et jusqu'en pays moï à la recherche et pour l'examen des édifices chams, de la tournée que j'accomplis au Cambodge plus tard pour compléter cette étude par ceux qu'on m'y signalait et qui, finalement, se révélèrent une forme plus ancienne de l'art khmèr ; des séjours que je fis ensuite dans ce pays lorsque la rétrocession, en mars 1907, de la province de Siem-réap nous imposa la conservation des ruines d'Angkor ; de l'enquête que je menai plus récemment au Koulen, puis dans le nord-est du pays khmèr pour établir le premier volume de l'inventaire détaillé des monuments khmèrs qui a paru en France juste avant la guerre et n'a pu parvenir encore en Indochine ; des voyages au Laos qui permirent l'étude presque aussi nouvelle que celle du Champa, des pagodes de ce pays retiré ; des dégagements que je fus appelé à faire de tombeaux chinois des premiers siècles de notre ère au Tonkin ; de quelques fouilles préhistoriques et de divers examens de monuments annamites. Je préfère donner quelques vues d'ensemble de ce qu'étaient les voyages qu'exigeaient ces recherches, voyages qui, dans les premiers temps surtout, car j'ai vu le pays se développer rapidement, ne manquaient ni d'originalité, ni parfois d'imprévu.

A l'époque où je ne mis en route, l'Annam était un pays d'accès difficile. Les transports rapides s'y faisaient par mer : une annexe des Messageries Maritimes en desservait les ports ; la plupart sont peu abrités et les communications avec le rivage manquaient souvent de charme. A terre, les seuls déplacements se faisaient par la vieille route Mandarine. Les agglomérations n'étaient alors que de gros bourgs où le commerce était entre les mains des Chinois, où le quartier européen était des plus modestes et l'on ne comptait, du nord au sud, que trois ou quatre hôtels ; encore tel n'était-il qu'une misérable auberge. Partout ailleurs, le voyageur, généralement officiel, ne pouvait compter que sur l'hospitalité toujours aimable des Résidents. Hors des centres de province, chefs de postes, douaniers et surtout missionnaires accueillaient avec une bonne grâce charmante l'hôte inattendu qui apportait des nouvelles et rappelait la France lointaine. Sur la route Mandarine, les « trams » (1), dont je parlerai tout à l'heure, servaient d'abri ; dans les villages éloignés, la maison d'un notable jouait ce rôle ; dans les deux cas, simple organisation indigène étrangère aux habitudes européennes : c'est dire qu'il fallait transporter avec soi matériel de campement, ravitaillement et boy à tout faire.

La route Coloniale n° 1 suit presque partout l'ancien tracé ; ce n'était alors qu'un bon chemin de campagne, sable ou herbe qu'aucune ornière n'entaillait, car les charrettes étaient chose inconnue en pays annamite ; tous les transports se faisaient à dos d'homme ou mieux par deux coolies soutenant un bambou posé sur l'épaule, comme il en est encore aujourd'hui à l'occasion. La voie n'atteignait guère 3 mètres qu'aux points les plus larges et dans la traversée des rivières ; elle passait alors sur des ponts en dos d'âne, aux arches basses, rondes, enfermée par deux parapets pleins qui se roulaient en spirale aux deux bouts ; entre eux ils montraient logiquement leur décor à l'intérieur, seul point où il était visible du passant, en panneaux modelés et peints, d'esprit chinois. Dès que le cours d'eau prenait plus d'importance, un bac remplaçait le pont. Malgré l'énorme largeur des fleuves en saison des pluies, on n'attendait guère et si la pause se prolongeait, on trouvait dans la maison du passeur, payé par l'administration indigène, abri contre le soleil ou la pluie et l'éternelle tasse de thé offerte avec respect au grand mandarin que vous étiez. Mais parfois la traversée était fort difficile par suite de l'impétuosité des eaux ou pour quelque brusque coup de vent et l'on risquait alors de se morfondre quelques heures, voire quelques journées ; j'ai le souvenir d'une nuit passée à cinq sur un lit de camp, l'orientaliste Sylvain Lévy, et sa femme, Finot, un élève hindou du maître et moi, nuit dure et glacée, à attendre le bon plaisir du Sông Darang.

La route Mandarine était souvent bordée des deux côtés d'arbres rabougris, au tronc tordu, aux larges feuilles luisantes, aux grasses fleurs à doux parfum, les *muou ;* il

(1) Relais de poste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en reste quelques-uns mais d'un seul côté dans la rue du faubourg sud de Tourane et l'on peut encore voir plus loin, plusieurs centaines de mètres de la voie ancienne dont l'étroit lacet avec ses vieux arbres s'achemine paresseusement entre les rizières en un point où, je ne sais pour quelle raison, le nouveau tracé abandonna celui d'autrefois.

Au bord de la mer, il arrivait que la route suivît simplement la plage et l'on marchait dans le sable, heureux quand il n'était pas instable et mouvant comme celui de Liên-Chiêu dont parle le P. Cadière dans le n° 120 du 17 décembre 1942.

Le passage des cols était toute une histoire. Le sentier rétréci grimpait en un escalier brutalement droit, ou tortueux, de blocs rocheux, souvent de 40 à 50 centimètres de haut que les chevaux devaient sauter de marche en marche, parfois hissés par le coolie engagé pour la montée, qui tirait la bride, tandis que le cavalier suivait péniblement derrière au prix de la même gymnastique. Mais aux instants de repos quelle vue splendide le récompensait sur les rochers dévalant au pied, contre lesquels la mer venait briser ses lames, ou sur la côte déchiquetée et les îles voisines ! Le plus dur de ces cols était le Dèo Ngua, le « col du Cou de cheval », je crois, près du Varella. Plus haut, dans le col des Nuages, on voit encore la vieille piste mangée par la végétation monter en raccourci entre les lacets de la nouvelle route.

A des distances régulières de 15 à 20 kilomètres, rarement de 30, un « tram » se trouvait sur un des côtés de la route Mandarine et parfois elle le traversait. Ces trams, dont le souvenir achève de se perdre, étaient une organisation remarquable des empereurs. Relais de courriers, ils permettaient aux ordres impériaux de gagner rapidement de Hué les confins de l'empire et toutes les citadelles, chefs-lieux des provinces échelonnées le long de la côte. De mon temps quelques-uns avaient encore des chevaux pour ce service, mais ce n'était déjà plus qu'une tradition et l'on ne pouvait compter dessus. Asiles de voyageurs, ces trams offraient des abris modestes mais propres, assez vastes, que protégeait du tigre ou des voleurs une enceinte, palissade ou mur aux portes en arc ; des dépendances y recevaient les coolies ordinaires et leur chef, le « dôi tram ». Le plus intéressant de ces refuges où j'ai passé des heures charmantes alors que j'étudiais un groupe de tours chames voisines, était celui de Hoa-lai, le premier au nord de Phan-rang, à une vingtaine de kilomètres, vieille construction de bois avec grande salle et bas-côtés que couvrait une toiture aux fines charpentes ornées sobrement. Il n'existe plus, car il était démoli et la route nouvelle passait sur son emplacement quand je m'avisai, trop tard, de le faire classer comme monument historique, pour conserver par un de ses meilleurs exemples un témoin de la vénérable organisation.

Lorsqu'un fonctionnaire se déplaçait, un ordre de la Résidence transmis par les mandarins provinciaux, alertait les dôi-tram et le voyageur trouvait alors sans peine les coolies nécessaires, coolies constants ou réquisitionnés dans les villages voisins.

Loin d'être monotone, cette route était fort gaie, surtout aux abords des villages et de leurs marchés grouillants de vie, avec le champ de chapeaux coniques des marchandes accroupies et la variété de leurs petits étalages. C'était alors un défilé de paysannes au trot rapide portant au balancier flexible leurs paniers plats et ronds chargés des denrées qu'elles allaient vendre ou qu'elles venaient d'acheter ; tout ce petit monde jacassant, échangeant des plaisanteries plus ou moins risquées avec les porteurs du convoi. Parfois on rencontrait quelque mandarin dans son palanquin lustré, au milieu de ses linhs écarlates, dont l'un portait plié le précieux parasol, insigne de sa haute dignité, ou monté sur un de ces vifs petits chevaux du pays, tout tintinnabulant de grelots. Ici ou là quelque arbre géant ombrageait de ses longs rameaux un modeste « miêu », un pagodon couvert de mousse et tout le convoi s'arrêtait pour un court repos.

Levers et couchers de soleil étaient un spectacle toujours splendide dans ces grands espaces libres et je me souviens encore de tel lever merveilleux auprès de la tour de Binh-lam, dans la province de Qui-nhon. A l'orient, la moitié du ciel n'était qu'une immense nappe rose, d'un rose intense ; la tour s'y détachait en silhouette déchiquetée d'un noir roux ; la lune, pâlement visible, y mettait une tache vert d'eau. L'autre côté du ciel, d'un gris exquis, venait mourir par une molle bande verte sur le fond de montagnes aux fins profils et la lointaine Tour d'Argent qui s'y dessinaient en lignes mauves, tandis que toute l'étendue des rizières, roses du reflet du ciel, glacée par places de moires grises, se perdait en d'autres points dans le vert encore indécis des jeunes plants repiqués : une immense symphonie de roses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

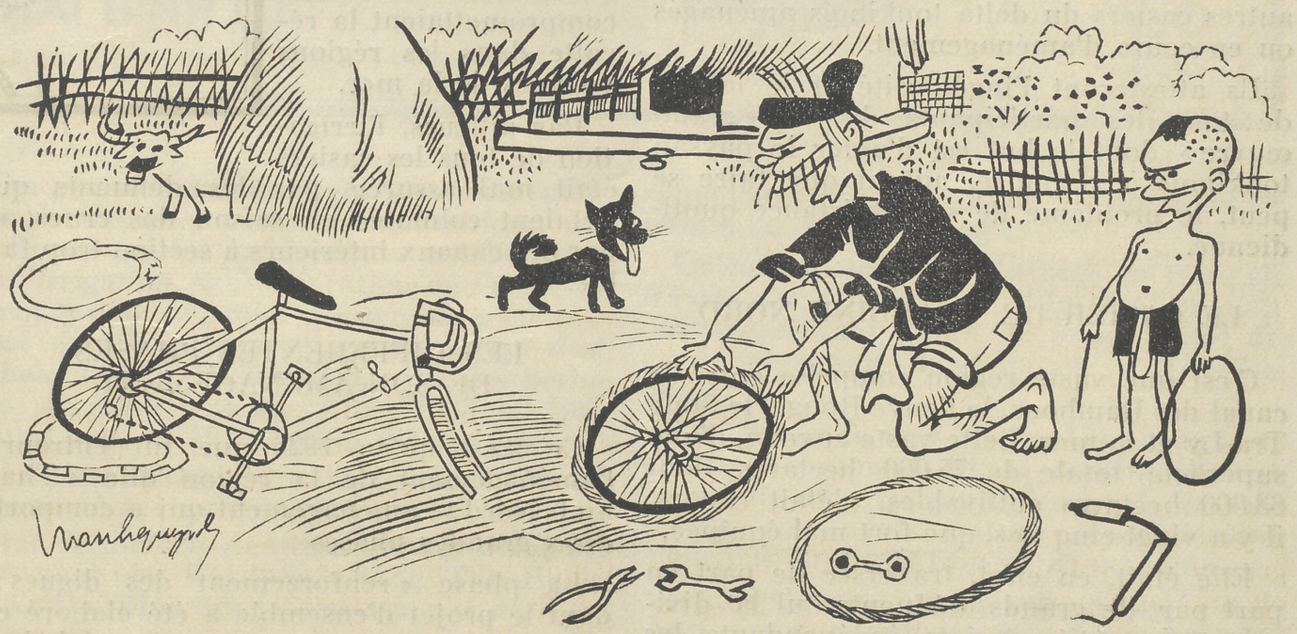
et de gris qui se mêlaient et se confondaient, ciel et terre, à l'infini. Mais déjà le grouillement du départ commençait et dans le grand calme mourant s'élevaient les cris discordants des notables, les glapissements des coolies enragés à prendre la charge la moins lourde ou les objurgations tonitruantes du grand chef.

Partout la joie de la route naissait du grand charme que dégage l'Annam entier : splendide et fine lumière ; mamelons couverts de brousse ou d'énormes rochers noirs ; lointains de montagnes aux tons changeants suivants les heures du jour. Plus rarement, c'étaient de vastes échappées de mer, avec au premier plan, la côte déchiquetée et ses rocs sauvages, ses calmes petites plages blanches et au loin les îles étranges aux contours hardis et durs. Ailleurs, on voyait de longs espaces désolés, brousse aride ou sables nus, éclatants de blancheur. De grasses rizières leur succédaient en infinis échiquiers à perte de vue ou bien étageant sur les pentes leurs mille courbes de niveau, avec tous les tons du riz, les masses des jeunes plants aux verts brillants et les moires changeantes au souffle de la brise des champs presque mûrs ; la suite variée des travaux amusait l'œil : la charrue de bois tirée par de puissants buffles aux cornes démesurées, au pas pesant dans la boue, ou les con-gaïes troussées jusqu'au ventre pour repiquer le jeune riz ; et les mille systèmes d'arrosage, le joli balancement à deux au bout d'une double corde du panier laqué qui prend l'eau dans la rizière basse pour la vider d'un coup sec dans celle d'au-dessus, les chaînes de palettes qui poussent l'eau dans un canal oblique de trois planches, sous l'impulsion rapide d'une roue où court sans fin sur place un nhà-quê qu'abrite un lambeau de natte ; ou près des rivières, dans le Nord, les splendides norias, parfois en batteries d'une dizaine que le faible courant actionne et dont les bambous obliques ramassent l'eau au pied pour la verser cinq ou six mètres plus haut.

Tout cela existe toujours à l'heure actuelle, mais on passe trop vite pour bien le voir et on ne le goûte plus tandis qu'autrefois l'esprit et le regard en faisaient la joie des longues heures passées à cheminer sous le soleil.

(A suivre.)

HUMOUR ANNAMITE



LY-TOET. — « *Un peu de paille dans les pneus, et plus de crevaisons. C'est simple, mais il fallait y penser. Je passerai le tuyau à Vu-van-Thân et s'il ne gagne pas le Tour d'Indochine 1944, c'est qu'il n'a rien dans les jambes.* »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comment on aménage un casier maritime dans le delta tonkinois

par X.

On appelle communément casier maritime, dans le delta tonkinois, une région rizicole, en cuvette, délimitée par la mer et par des cours d'eau, dont le rendement est généralement compromis soit par des inondations, en période de pluie, soit par une irrigation imparfaite en période sèche, soit par l'infiltration d'eaux saumâtres provenant de la marée.

L'aménagement d'un casier consiste donc essentiellement à lutter contre ces trois inconvénients.

Indochine a déjà mis en relief l'effort considérable accompli par la France dans le domaine de l'hydraulique agricole, en particulier au Tonkin (voir le numéro 146 du 17 juin 1943).

Ayant étudié la question dans son ampleur, nous préciserons aujourd'hui le cas particulier de l'aménagement d'un casier, celui du Thai-binh Nord. Les détails qui suivent valent, *mutatis mutandis*, pour les autres casiers du delta tonkinois aménagés ou en cours d'aménagement.

Ils attesteront l'ingéniosité et le labeur de tous les participants de ce « grand œuvre » dont le but est d'aider le paysan tonkinois à résoudre, autant que faire se peut, le problème de sa subsistance quotidienne.

LE CASIER DE THAI-BINH NORD

C'est une vaste région comprise entre le canal des Bambous, le fleuve Rouge, le Sông Tra-Ly et la mer. Cette vaste cuvette, d'une superficie totale de 75.000 hectares, dont 63.000 hectares cultivables, n'était encore, il y a vingt-cinq ans, que fort mal équipée.

Elle était, en effet, traversée de part en part par de grands défluents qui la divisaient en petits casiers indépendants les uns des autres.

En saison des crues, ces casiers étaient exposés à de fréquentes inondations, du fait de l'insuffisance de leurs endiguements extrêmement étendus et au gabarit trop faible.

Par ailleurs, leur assèchement ne pouvait se faire que dans de mauvaises conditions, les défluents dans lesquels débouchaient les collecteurs d'assèchement étant soumis aux crues du fleuve Rouge, et ayant une cote trop haute pour permettre l'évacuation des eaux fluviales.

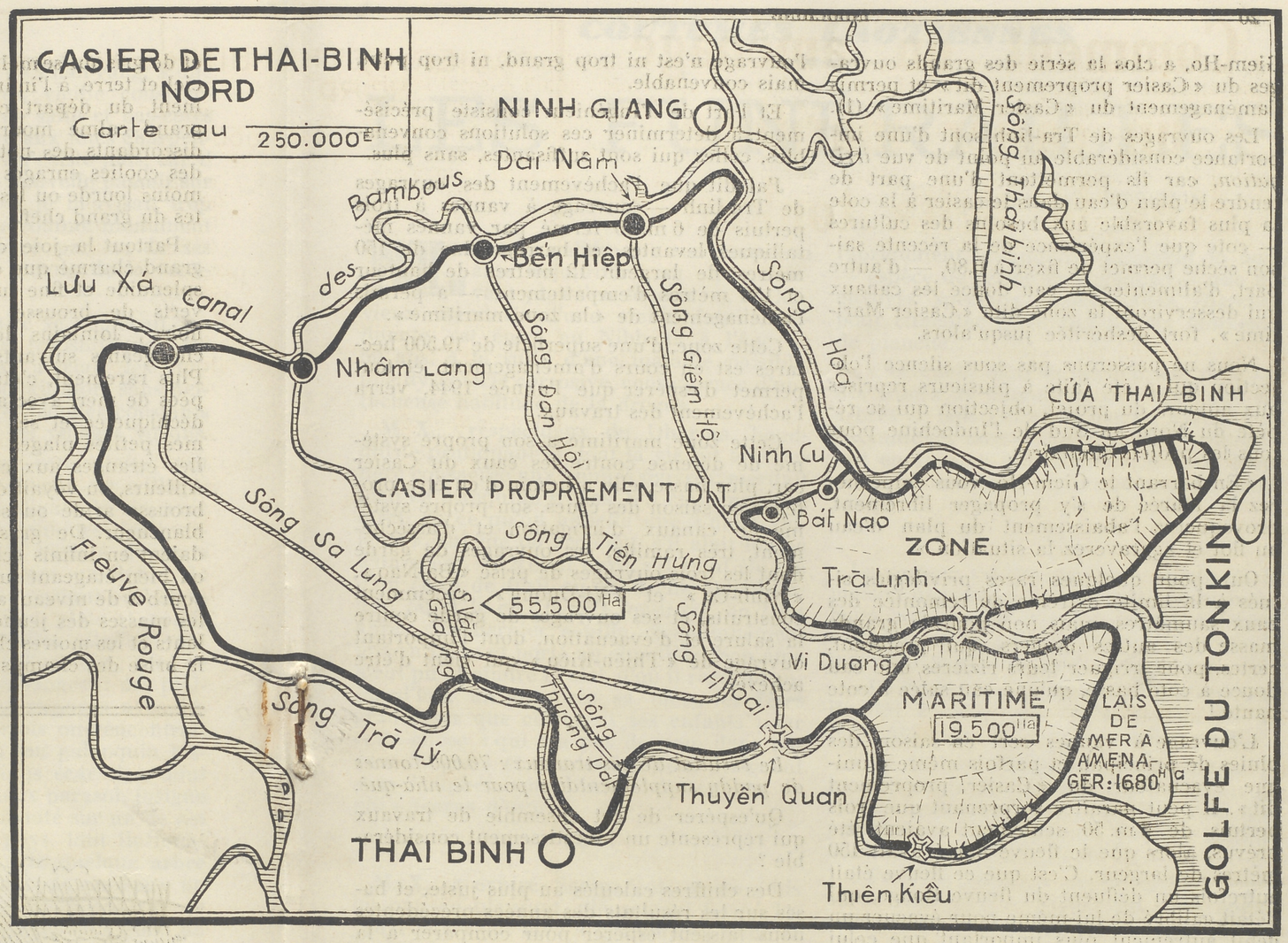
En saison sèche, les eaux saumâtres du Giem-Ho remontant librement jusque fort avant dans les terres, compromettaient la récolte dans les régions voisines de la mer.

Par ailleurs, l'irrigation de tous les casiers était mal assurée par les défluents qui s'étaient colmatés en saison des crues, et par des canaux intérieurs à section trop faible.

LES DIFFERENTES PHASES DE SON AMENAGEMENT

Ce n'est qu'en 1926 que fut entrepris l'aménagement de la région dite « Thai-binh Nord », aménagement qui a comporté deux grandes phases :

La phase « renforcement des digues », dont le projet d'ensemble a été élaboré en 1926, et dont la construction s'est échelonnée de 1926 à 1935, avec des périodes d'activité intense entre 1926 et 1930 d'une part ; et 1933-1935 d'autre part ;



La phase « aménagements complémentaires de défense contre les inondations, défense contre les eaux salées, amélioration de l'irrigation et amélioration de l'assèchement », dont le projet d'ensemble a été élaboré en 1931, et dont la construction s'est échelonnée de 1933 à 1943, avec des périodes d'activité intense entre 1933 et 1937 d'une part, et 1939 à 1943 d'autre part.

Les travaux de cette deuxième phase ont comporté successivement :

La fermeture de trois grands défluents du canal des Bambous : Sông Tiên-Hung, Sông Dan-Hoi, Sông Giem-Ho, par des barrages fixes en terre et les ouvrages de garde et de prise de Nham-lang, Bên-hiêp et Dai-nam ;

La construction d'un ouvrage de prise supplémentaire d'irrigation à Luu-xa, et sa liaison au Sông Sa-lung ;

La construction d'un barrage en terre en travers du défluent dit Sông Hoai et d'un ouvrage servant tantôt de prise, tantôt de garde et tantôt d'évacuation à Thuyên-quan ;

Le curage de tous les grands canaux du Casier proprement dit, et corrélativement la construction de multiples ponts et passerelles soit neufs, soit en remplacement d'anciens ouvrages trop petits ou ruinés.

L'OUVRAGE DE TRA-LINH ET L'AMENAGEMENT DE LA ZONE MARITIME

La construction de l'ouvrage, à vannes, et d'un barrage fixe à Tra-linh, sur le Sông

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Giem-Ho, a clos la série des grands ouvrages du « Casier proprement dit » et permis l'aménagement du « Casier Maritime » (1).

Les ouvrages de Tra-linh sont d'une importance considérable au point de vue *irrigation*, car ils permettent d'une part de tendre le plan d'eau dans le casier à la cote la plus favorable aux besoins des cultures — cote que l'expérience de la récente saison sèche permet de fixer à 0,80, — d'autre part, d'alimenter en eau douce les canaux qui desserviront la zone dite « Casier Maritime », fort déshéritée jusqu'alors.

Nous ne passerons pas sous silence l'objection qui a été faite à plusieurs reprises aux auteurs du projet, objection qui se répète du Nord au Sud de l'Indochine pour tous les projets similaires.

« En barrant le Giem-Ho, vous empêcherez la marée de s'y propager librement, provoquerez l'abaissement du plan d'eau au flot et aggraverez la situation. »

Oui, pour quelques rares privilégiés situés à la limite extrême de remontée des eaux saumâtres, mais non pour la grande masse des autres usagers, qui préfèrent, certes, pour irriguer leurs rizières une eau douce à cote basse, qu'une eau salée à cote haute !

L'ouvrage à vannes sert en saison des pluies de principal, et parfois même d'unique évacuateur du « Casier proprement dit ». Il peut paraître surprenant que trois pertuis de 6 m. 50 seulement avaient été prévus, alors que le fleuve barré avait 150 mètres de largeur. C'est que ce fleuve était autrefois un défluent du fleuve Rouge, qui s'était calibré de lui-même pour évacuer un débit autrement plus important que celui des eaux pluviales du casier, calibrage accentué par la libre propagation du jeu de la marée. L'expérience de la saison des pluies 1943, marquée par un mois extrêmement pluvieux, celui de septembre, montre que les prévisions étaient justes, et que l'ouvrage n'est ni trop grand, ni trop petit, mais convenable.

Et l'art de l'Ingénieur consiste précisément à déterminer ces solutions convenables, celles qui sont suffisantes, sans plus.

J'ai dit que l'achèvement des ouvrages de Tra-linh — ouvrage à vannes à trois pertuis de 6 m. 50 fermé par vannes métalliques levantes, et barrage fixe de 150 mètres de largeur, 12 mètres de hauteur et 150 mètres d'empattement — a permis l'aménagement de « la zone maritime ».

Cette zone, d'une superficie de 19.500 hectares est en cours d'aménagement, et tout permet d'espérer que l'année 1944, verra l'achèvement des travaux.

Cette zone maritime a son propre système de défense contre les eaux du Casier car, plus basse, elle a besoin d'en être protégée en saison des crues, son propre système de canaux d'irrigation et d'assèchement, très ramifié, ses ouvrages de garde dont les trois ouvrages de prise « Ba-Nao », « Ninh-Cu » et « Vi-Duong », récemment construits, et ses ouvrages de garde contre la salure et d'évacuation, dont l'important ouvrage de « Thiên-Kiêu » qui vient d'être achevé.

***

Le résultat de ces travaux : 70.000 tonnes de paddy supplémentaire pour le nhà-quê.

Qu'espérer de cet ensemble de travaux qui représente un investissement considérable ?

Des chiffres calculés au plus juste, et basés sur les résultats des années précédentes nous laissent espérer pour comparer à la situation d'autrefois, 1926, une plus-value minima de 70.000 tonnes de paddy, pouvant s'élever en année favorable jusqu'à 100.000 tonnes de paddy.

---

(1) Voir notre numéro 168.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COUTUMES LAOTIENNES

LES FUNÉRAILLES

par THAO VIBOUN

M. X... — qu'importe son nom, son âme aujourd'hui au ciel ne devant plus s'en soucier —, M. X..., vieux mandarin d'une vieille famille influente, est entré au Nibbana à l'âge de 59 ans, à la suite d'une maladie paisible, une dysenterie corrosive, conséquence d'une fâcheuse habitude de la drogue.

M. X..., respectueux du Dharma, bouddhiste pratiquant et dont la vie fut tout entière consacrée aux bonnes œuvres, méritait bien ce tranquille trépas. S'il était mort, en effet, de ce qu'on appelle une « mort violente », suicide ou accident, s'il était tombé d'un arbre, s'il s'était noyé, s'il avait été tué d'un coup de fusil ou de flèche empoisonnée, ou si le ciel l'avait foudroyé, on l'eût après son dernier souffle, instantanément mis en bière et porté au cimetière. Son âme n'eut pu atteindre le ciel, d'où il regarde aujourd'hui, un an après sa mort, les fêtes grandioses que célèbrent ses enfants pour cette chose « qui n'a pas de nom dans aucune langue » et que les Laotiens désignent sous l'euphémisme bizarre de « corps de phi » (corps d'esprit).

⁂

M. X... a expiré. Ses parents et ses amis lui ont, en pleurant, pieusement fermé les yeux, puis l'ont lavé à grande eau tiède et parfumée ; ensuite, ils l'ont habillé de ses plus beaux vêtements. On lui avait mis une pièce d'argent et un morceau d'or dans la bouche, lui disant ainsi que les biens terrestres sont vains et que tout ce que le mort peut emporter avec lui dans la tombe est ce rien qu'on lui glisse avec peine entre les dents. La richesse sur terre ne doit donc être recherchée que juste pour la nourriture de l'individu et les aumônes à faire aux bonzes. On lui a lié les poignets et le cou, disant aux hommes combien sont illusoires et fragiles les liens qui les attachent au monde, l'amour des leurs et les intérêts matériels.

⁂

On l'avait recouvert d'un suaire tout blanc, et il avait attendu qu'on eût achevé la bière, que des menuisiers improvisés lui fabriquaient, attendant également le *bong* — espèce de résine très gluante — que des envoyés spéciaux étaient allés chercher, pour cimenter entre eux les six morceaux de planche...

Le cercueil, dans la maison, est posé sur des troncs de bananiers, car ainsi que ces arbres — bois qui n'ont pas de « cœur » — l'homme est sans consistance. On y chercherait en vain ce qui pourrait le faire durer et qui constituerait en lui une essence définitive.

⁂

La maison est devenue une *hueun di*, la maison heureuse ! Les parents, ayant séché leurs larmes, écoutent les prières des bonzes récitant les paroles du Bouddha sur la mort qui prouve la vanité de la vie :

« Le corps que l'âme a quitté n'est rien. Bientôt il sera une chose inutile sur la terre ainsi que le tronc de l'arbre mort.

« La vie est chose éphémère. Naître et mourir se continuent sans arrêt, suivant un rythme normal. Après être né, il faut disparaître. Le bonheur, c'est d'entrer dans le néant de cette disparition.

« Tous les animaux meurent, sont morts ou devront mourir. Nous aussi, nous mourrons : la mort n'est pas douteuse. »

⁂

Sept jours et sept nuits durant, la « maison bienheureuse » devient le centre de tous les rendez-vous, le *ngan* battant son plein, les phoubao, gaîment, bruyamment, faisant leur cour aux phousao, dans le bruit des orchestres et les cris de joie.

On chante et on boit ; on danse et on joue.

Garçons et jeunes filles réunis autour d'un service à chiquer pour jouer au *Mak Poun Ya* (sorte de pigeon-vole), rapprochés par le *Mak Thot* (la courte paille) et, pour tous les jeux, pouvant se regarder de près, se toucher — en réalité se frapper, mais qu'importe —, s'en donnent à cœur joie, et réchauffent jusqu'au matin la froide atmosphère de la « maison du bonheur ». Que de vies nouvelles s'ébauchent ainsi, avec la fin d'une autre vie, les jeunes gens apprenant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à s'apprécier au cours de ces jeux où se trahissent les caractères !

⁂

Que le mort, que la mort sont loin, vite oubliés, couverts par le débordement de vie auquel participent même les parents endeuillés ! Ces derniers doivent, en effet, s'amuser comme les autres, pour ne pas afficher leurs peines et leurs regrets et retenir en ce vain monde l'âme du défunt. Mort, ô mort, poursuis ta destinée. Cours au paradis ou va naître en une existence meilleure ; oublie tout et que rien ne te retienne ! Ne reste pas à hanter les demeures, à participer à la vie des vivants, de ta vie d'ombre invisible... Ceux que tu laisses se rendent compte de ton Bonheur dans la Libération. Ils attendent leur tour avec patience et gaiement. Tu ne leur manques pas ; ils sont heureux sans toi. Poursuis ta destinée !

⁂

Pour l'écarter plus sûrement, l'envoyer au ciel naître une nouvelle fois, le plus vite possible, car il n'est pire condition que celle du phi damné, condamné à son éternelle vie souterraine, enchaîné à l'enfer sous la garde vigilante et féroce du Phagna Nhomphibane (le Pluton de la mythologie bouddhique) ; les survivants, par un *Chèk*, lui font parvenir, par le truchement des bonzes, toutes sortes de présents, ses biens personnels et sa nourriture. Les *Chèk* — offrandes aux bonzes — se répéteront tant que les parents craignent que leur mort n'ait pas encore pu renaître ou qu'il manque de quelque chose... Damnés, honnis, maudits soient ceux qui, par l'absence de toute aumône, laissent leurs morts périr d'inanition, errer par les rues d'ombre, végéter dans l'oubli...

⁂

Sept jours après son décès, M. X... fut transporté dans une cabane édifiée exprès pour lui, dans un coin de sa rizière.

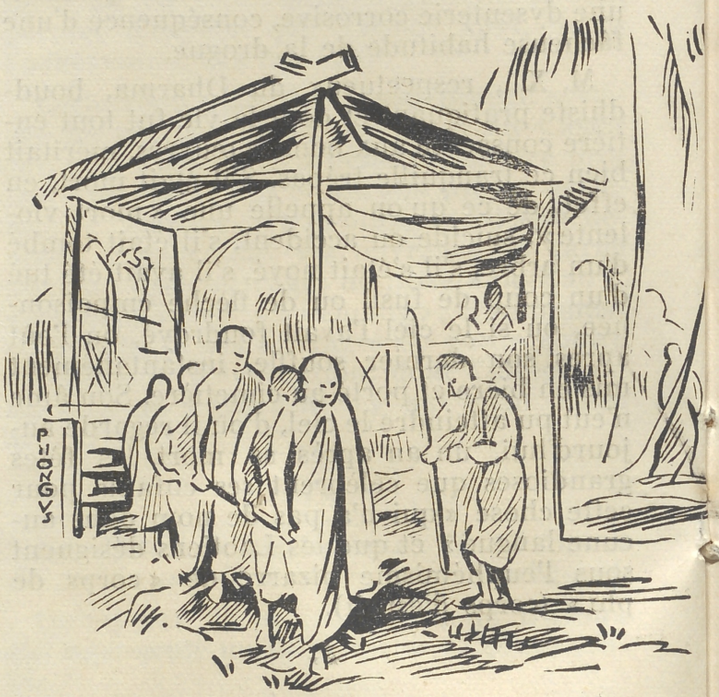
Tous les jours, sa veuve éplorée et ses enfants viennent pieusement entretenir son mausolée provisoire, grattant termitière, tuant poux de bois et fourmis noires, préservant le corps de tout agent destructeur.

Toutes les semaines, aux 8e, 14e et 15e jours de la lune croissante ou décroissante, ils répètent les *Chèk* d'usage, et, chez eux ou dans la cabane provisoire, les bonzes sont invités à venir prendre leur repas du matin et recevoir les aumônes.

Jusqu'au quatrième mois, date généralement admise pour les cérémonies de la crémation, à cause de la saison sèche, et des travaux des rizières qui viennent de prendre fin. Tout le monde a le cœur à la joie en ce quatrième mois, mois de la mort, mois aussi des mariages...

⁂

Sur l'étendue poussiéreuse des rizières au repos, un grand, un énorme pavillon est construit sous le toit duquel on travaille à l'érection du *mém*, sa décoration et la décoration du cercueil. Avant ces travaux, la bière a été ouverte et tous les parents réunis ont pu voir une dernière fois le visage de T. X... un an après sa mort, amaigri, desséché, mais encore humain... Des parfums ont été encore pieusement versés sur le visage tout blanc, et la bière fut fermée — pour toujours — en attendant sa destruction par le feu...



Bonzes au sortir d'un ondoiement.

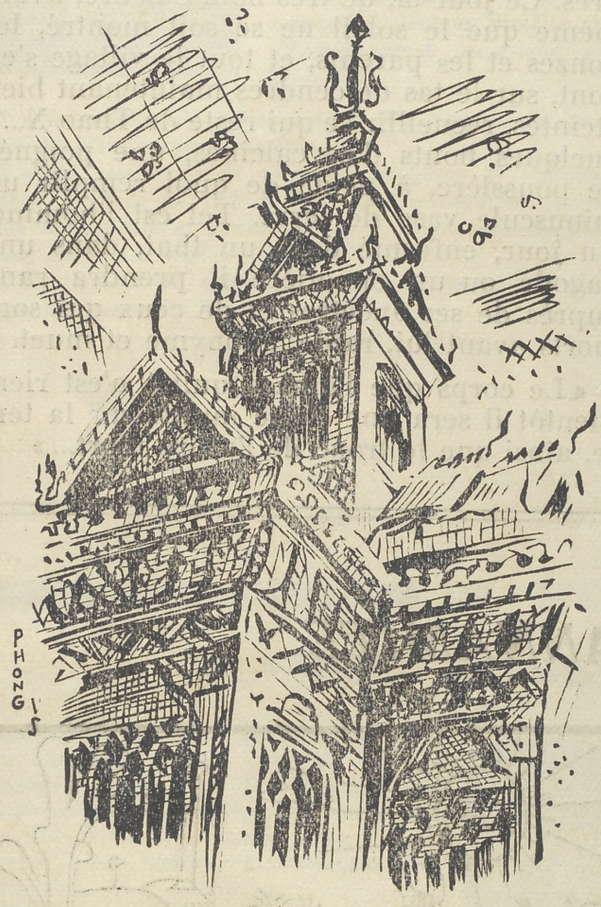
Le style du cercueil et du mém varie suivant les lieux, mais la forme en *èo-khan* représentée par le dessin ci-contre est toujours adoptée. La décoration également est variée, mais ce ne sont souvent que feuilles de papier d'or collées sur « Nam Kieng » (laque) et représentant feuilles, fleurs, et divinités. Sur les murs du pavillon, des dessins parfois très libres ne sont pas rares non plus, tant pour les Laotiens éclate la vie, même au milieu de la mort !

⁂

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Longtemps, longtemps avant la date de la crémation, ce ne sont dans le pavillon, et autour, dans des abris construits exprès, que bouns et ngans, comme tous les bouns et ngans, cours d'amour entre garçons et jeunes filles, chanteurs et chanteuses se déhanchant au son plaintif du khène, la vie laotienne dans toute sa plénitude et sa joie...

Les fêtes de crémation de Thao X... durèrent sept jours.



Le sommet du catafalque.

Admission dans l'ordre bouddhique, le jour, procession pieuse le soir, distribution d'aumônes, sermons et fusées, fêtes de nuit, illuminations, feux d'artifice.

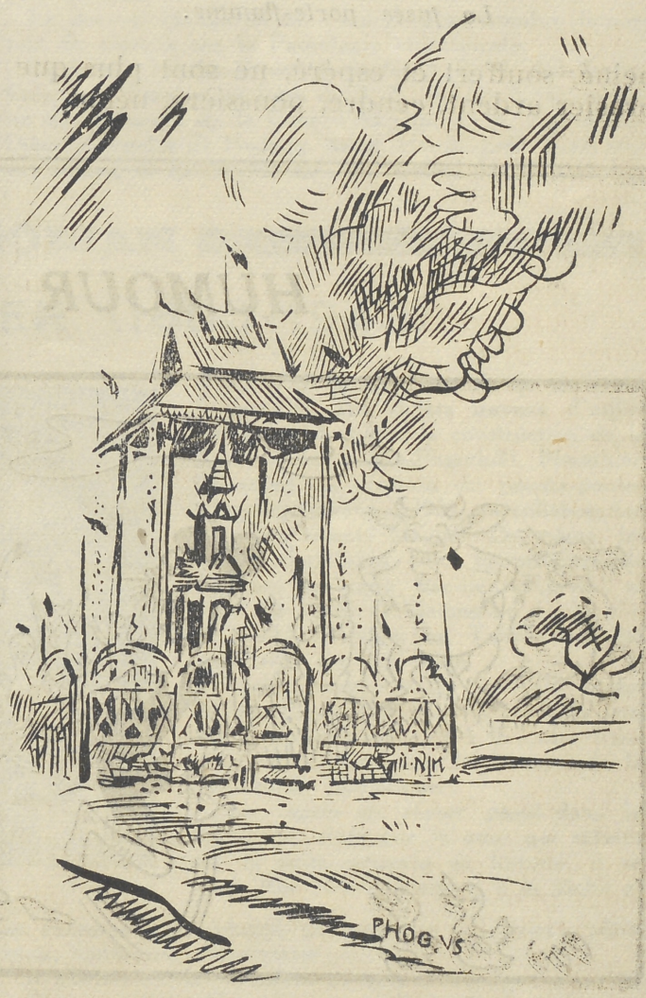
Feux d'artifice, illuminations, feu d'artifice.

Les feux d'artifice et les fusées jaillissent de tous les coins d'ombre, salués par les cris joyeux des bambins enthousiasmés. Les lampions entourent le vaste carré et chanteurs et chanteuses, improvisés ou non, se donnent la réplique, toute la nuit, et les phoubao et les phousao ne se quittent que chassés par l'aurore « aux doigts de rose ».

***

Le sixième jour, le pavillon est ouvert, à moitié, pour laisser passer le catafalque monté sur deux oiseaux énormes que l'on tire à l'aide d'un cordon de coton blanc et que poussent tous les assistants. Les bonzes en tête, puis la veuve et les enfants du défunt qui, en cette ultime minute sont, en signe de deuil, habillés en blanc. Le catafalque est placé sous le *mém* aux colonnes graciles, et bientôt sous lui, dans le ventre des oiseaux énormes, l'on entasse le bois qui, demain, accomplira son œuvre destructrice.

La dernière veillée est la plus curieuse, celle où tout le monde sent qu'il faut en finir avec des réjouissances et une vie d'insoucis qui n'ont que trop duré. En plein air, à la lumière de la lune impassible on chante, on hurle, on crie, et de grosses fusées dans des halètements de bêtes essoufflées charrient de leurs ventres énormes de gros nuages de fumée et montent à la recherche vaine d'un ciel qui s'éloigne toujours.

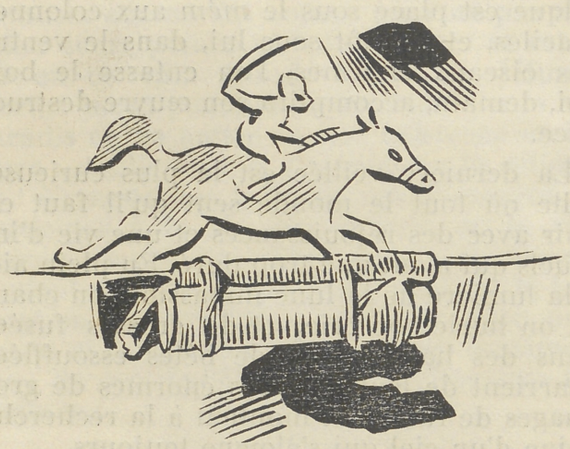


Le mém en flamme.

On met le feu au bûcher par une fusée attachée à une grosse corde, qui vient éclater

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sous la bière et l'incendier, pendant que les bonzes, une dernière fois, psalmodient leur leçon sur la vanité de la vie et le caractère inéluctable de la mort. Et la flamme monte, monte tout droit, parce que le défunt va droit au ciel, avec la fumée bleue, trouant le dôme, et bientôt le travail de l'homme et l'homme lui-même, qui a



La fusée porte-flamme.

peiné, souffert et espéré, ne sont plus que brasier ardent, cendre, poussière, néant.

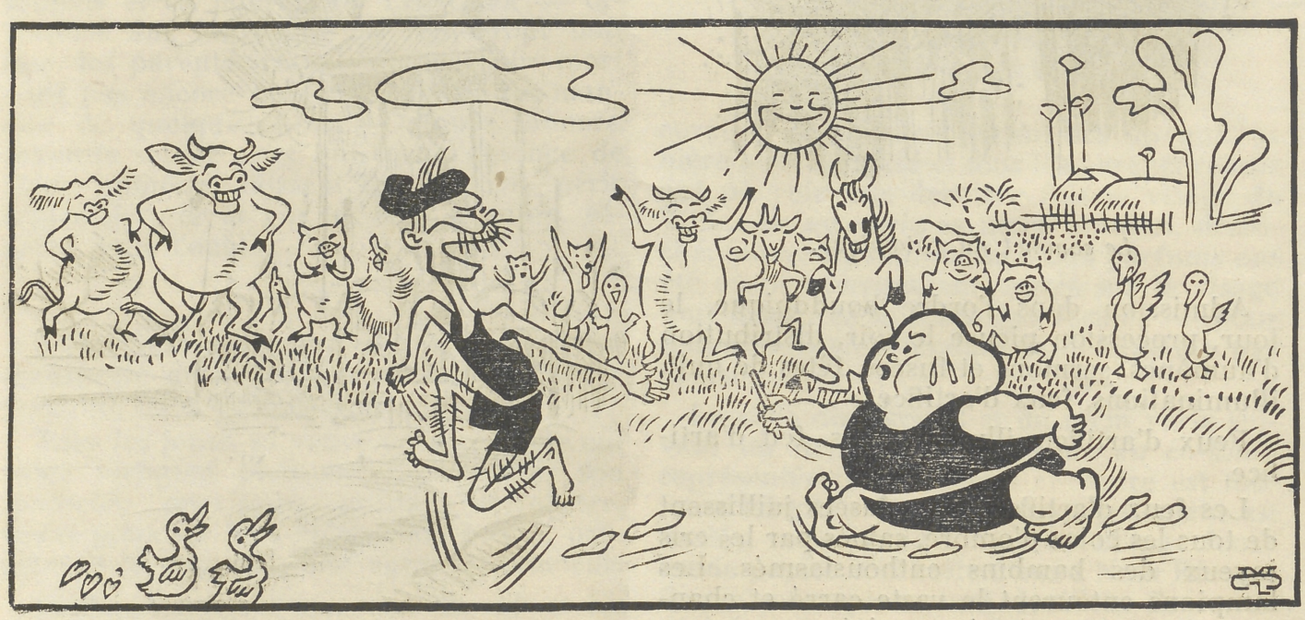
« Le corps que l'âme a quitté n'est rien. Bientôt il sera une chose inutile sur la terre, ainsi que le tronc de l'arbre mort. »

Le soir tombe. Cette nuit et les nuits suivantes, des hommes veilleront autour du brasier, attiseront le feu.

Les amateurs de ngan toutes les nuits, iront encore chercher à boire, à chanter et à faire la cour aux phousao dans la maison qui fut celle du mort. Jusqu'au jour du Chek suprême et de la cueillette des cendres. Ce jour-là, de très bonne heure, avant même que le soleil ne se soit montré, les bonzes et les parents, et tout le village s'en vont, sur le tas de cendres maintenant bien éteintes, recueillir ce qui reste de Thao X... : quelques bouts d'os calcinés, une poignée de poussière, à peine de quoi remplir un minuscule vase de terre. Tel est l'homme. Un jour, enfermé dans un that, dans une pagode ou un cimetière, il prendra rang auprès de ses ancêtres et de ceux qui sont morts avant lui, raide, anonyme et muet.

« Le corps que l'âme a quitté n'est rien. Bientôt il sera une chose inutile sur la terre, ainsi que le tronc de l'arbre mort... »

HUMOUR ANNAMITE



LY-TOET *et* XA-XÊ *s'entraînent pour la Course Olympique 1944.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HANOI

Le docteur CARTOUX et le docteur HO-DAC-DI sont nommés professeurs sans chaire (Arrêté du Gouverneur Général du 11 décembre 1943).



M. le docteur Cartoux est né le 3 octobre 1899 à Avignon (Vaucluse).

Il est entré dans l'Administration comme médecin stagiaire de l'Assistance médicale le 5 février 1926.

En service à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Plein Exercice depuis l'année scolaire 1926-1927, il a été nommé professeur titulaire de l'Enseignement supérieur en mars 1931.

Il a été admissible à l'agrégation des Facultés au concours de 1935 (Section Obstétrique).

Il a été assistant à la clinique urologique de l'hôpital Cochin, à Paris, de 1939 à 1941, puis assistant de la clinique obstétricale et gynécologique de la Faculté de Médecine de Hanoi depuis 1942.

Il est l'auteur de nombreux travaux intéressant la chirurgie du cancer et l'obstétrique.



M. le docteur Ho-dac-Di est né en 1901, à Ha-tinh (Annam). Il a fait ses études à la Faculté de Médecine de Paris et a été externe des hôpitaux de 1923 à 1927, puis interne provisoire de 1927 à 1929. Devenu docteur en médecine en 1929, il a été assistant du docteur Léon Gernez en 1929-1930.

Nommé médecin de l'Assistance médicale, il a servi dans différents postes. Affecté à l'hôpital du Protectorat de Hanoi, il y a rempli les fonctions de médecin-résidant de 1933 à 1940, puis de chirurgien-chef en 1940.

A la Faculté de Médecine de Hanoi, il a été chargé de nombreux cours et travaux pratiques. Il est chargé depuis 1942 du cours complémentaire de Pathologie chirurgicale. Nommé assistant de la Clinique chirurgicale de la Faculté le 5 mars 1941, le docteur Ho-dac-Di a déjà participé à l'enseignement dans ce service de clinique de 1935 à 1940.

Le docteur Ho-dac-Di est l'auteur d'un nombre important de travaux sur la Pathologie chirurgicale.

Le docteur Ho-dac-Di est fils de feu S. E. Ho-dac-Trung, Colonne d'Empire, et frère de S. E. Ho-dac-Khai, ministre des Finances de la Cour d'Annam, de S. E. Ho-dac-Diêm, Tông-dôc de Hadong, de M. Ho-dac-Liên, ingénieur des Mines, et de M. Ho-dac-An, docteur en pharmacie.

IN MEMORIAM

ALFRED MESSNER (1880-1943)

Le 4 décembre 1943 est décédé à Saigon, à l'âge de 63 ans, M. Alfred Messner, membre de la Chambre de commerce, ancien délégué de cette assemblée au Conseil colonial et au Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers.



M. Messner fut un de ceux qui contribuèrent au développement de ce pays par des qualités d'initiative, d'intelligence et d'organisation.

Né à Mulhouse en mai 1880, il quitta l'Alsace pour s'engager en France comme volontaire dans l'artillerie de Marine en 1900. Envoyé en Indochine un an après, en qualité de dessinateur, Messner fut vite séduit par le charme de ce pays. Durant quarante-deux années de séjour, interrompu seulement par deux courts congés, il ne cessa de travailler, apportant à l'œuvre française quelques-unes des réalisations utiles qui se sont fortement intégrées dans l'effort commun de la collectivité franco-indochinoise.

Affecté dès son débarquement à la Sous-direction d'Artillerie du Cap Saint-Jacques, Messner fut choisi par ses chefs pour des travaux de confiance, en particulier l'établissement et la réalisation du premier plan de défense du Cap.

Ses réelles aptitudes pour la bâtisse le firent remarquer et après un congé libérable de six mois, il participa aux divers travaux d'utilité publique tels que : la construction de la ligne ferrée Saigon-Phanthiêt, Phanthiêt-Phanrang, la création du pousse-pousse à pneumatiques en 1906, en collaboration avec son associé Magnot. De même, les usines électriques dans la province de Can-tho, Soc-trang, Bac-lieu, Tra-vinh et bien des salles de cinéma en Cochinchine, au Cambodge, au Tonkin ont été construites par ses soins.

Pendant la guerre de 1914-1918, mobilisé sur place, Messner n'a cessé de rendre d'éminents services à la cause française, notamment dans le domaine de la propagande patriotique.

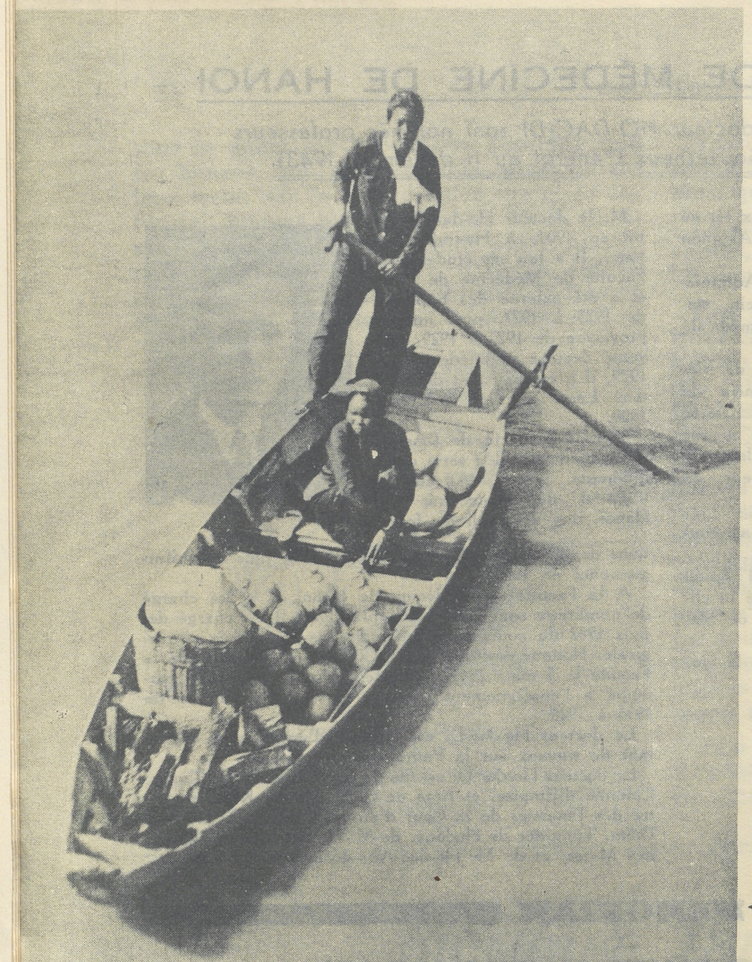
Puis, après un séjour passé dans la Métropole, alors que la crise qui survint par la suite emporta sa fortune, il se remit très courageusement à la tâche et se consacra à la création de nouvelles industries : pâtisserie, confiserie, chocolaterie.

Il s'occupa enfin de tourisme et d'artisanat.

C'est un infatigable pionnier qui disparaît.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

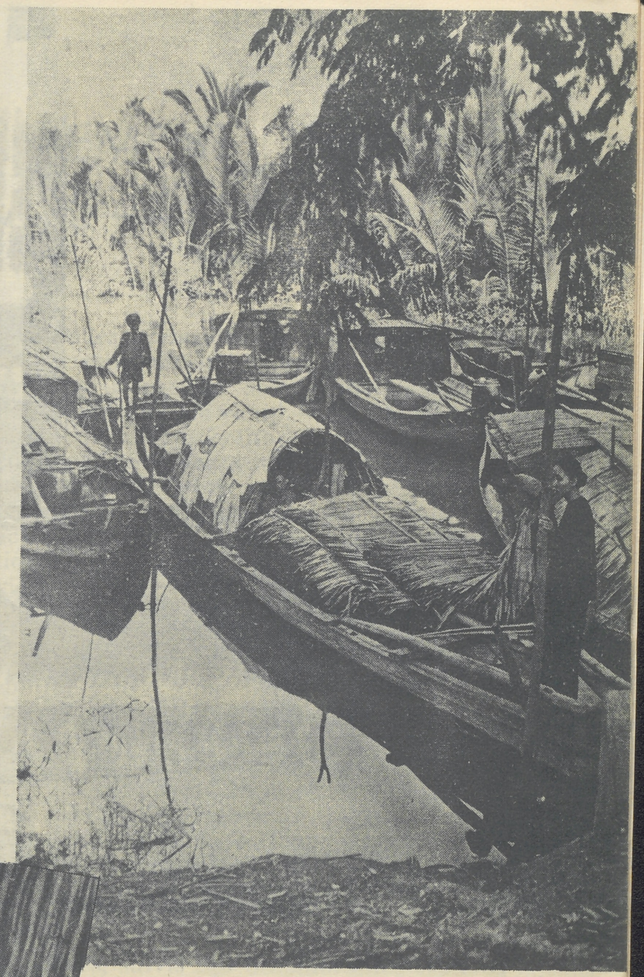
IMAGES DE COCHINCHINE





Une notabilité de village.

Photos **KODAK SAIGON**

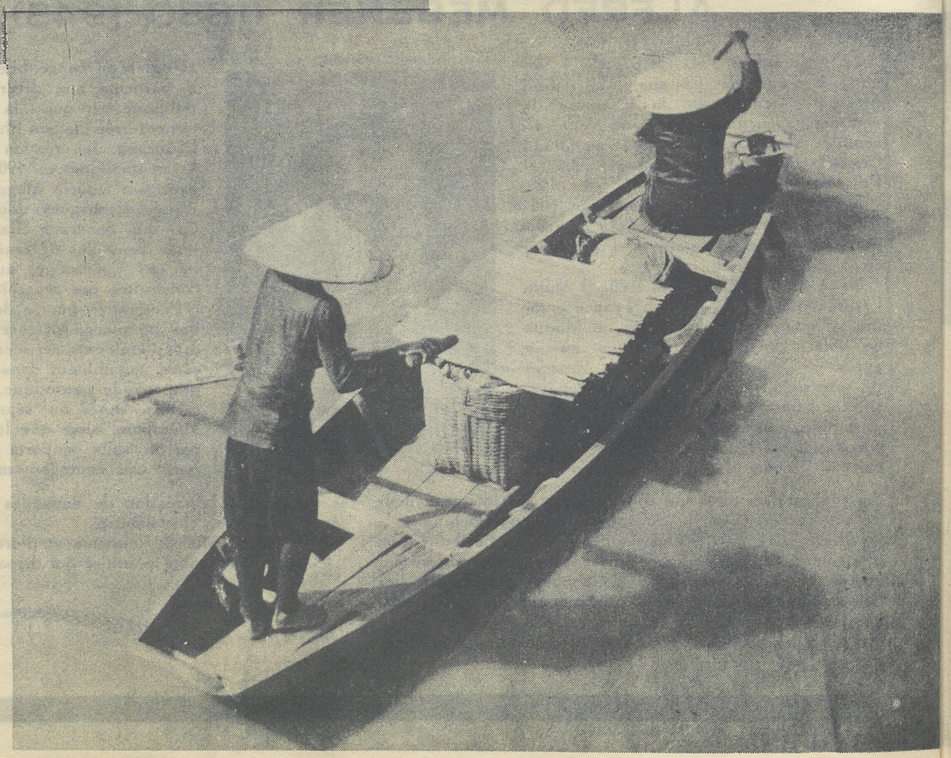


Sampans sur un arroyo. — Dans le fond, palmiers d'eau servant à faire les paillotes.

Enfants annamites.

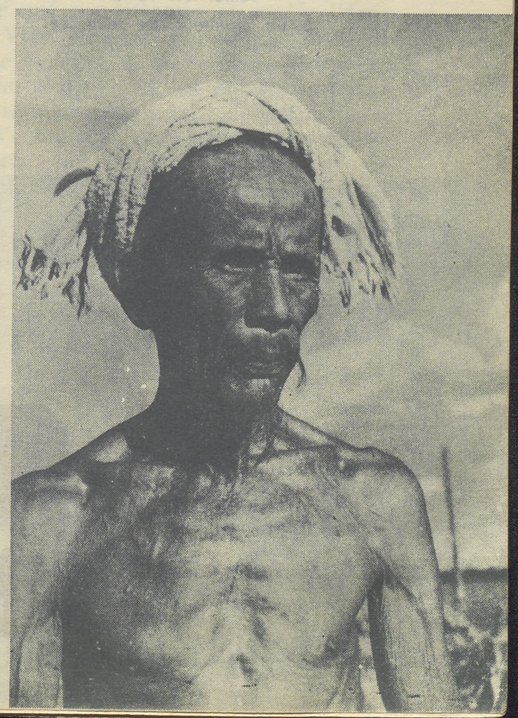
Sur la rivière de Saigon.

Photos **LE-DINH-CHU**





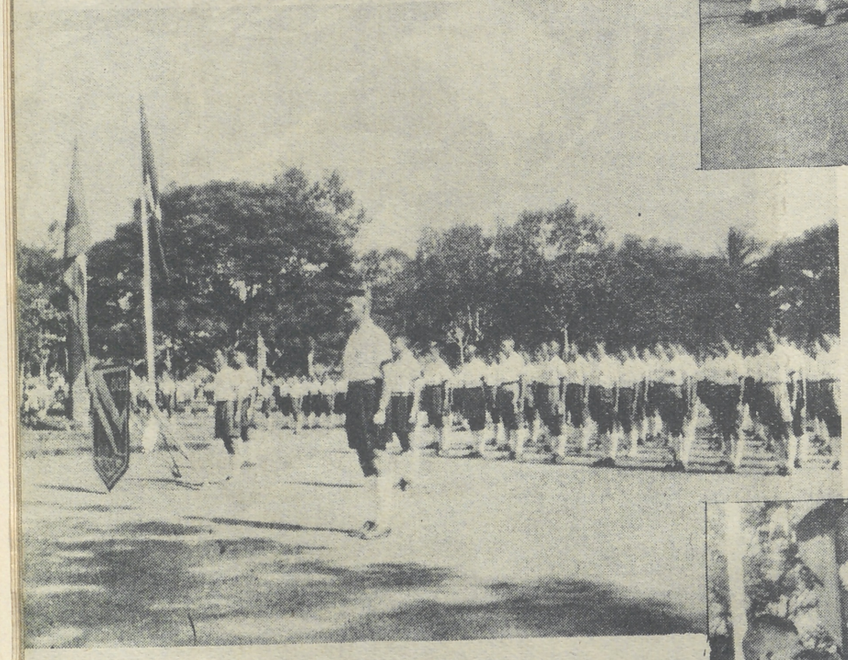
Type d'homme du peuple.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

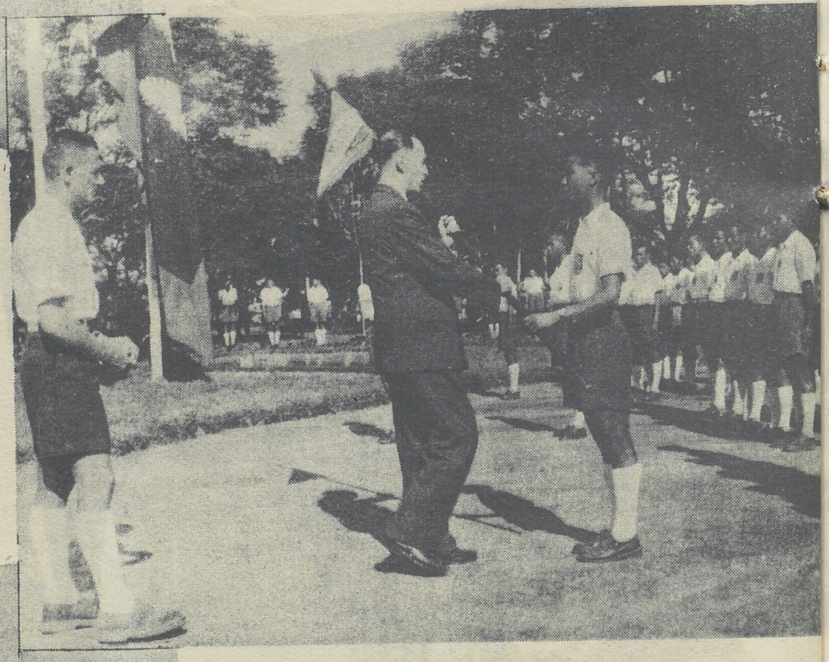
Défilé
des moniteurs
de
Cochinchine. →





← Les moniteurs
Salut
aux couleurs.

Le Commandant DUCOROY
remet un fanion
à un moniteur de Jeunesse. →





← Défilé
des « Sections »
de Huê.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE GRAND RASSEMBLEMENT FÉDÉRAL DE LA JEUNESSE A HUÊ

par R. B.

MALGRÉ la saison pluvieuse, malgré les difficultés de toutes sortes nées des conjonctures actuelles, les activités prévues pour le grand Rassemblement fédéral de la Jeunesse se sont déroulées à Hué, du 12 au 19 décembre dernier, à l'entière satisfaction des organisateurs. Elles ont montré une fois de plus la vigueur du mouvement lancé par l'Amiral Decoux et animé par le Commissaire général Ducoroy.

Plus de 500 moniteurs-jeunesse venus de toutes les parties de la Fédération Indochinoise se sont groupés près de la vieille capitale des Empereurs d'Annam. Dans ce paysage de collines boisées de pins — ce paysage nuancé de mélancolie qui rappelle nos pentes des Vosges et nos pinèdes du Massif Central —, ces 500 moniteurs ont organisé un camp modèle sous la direction de leur ancien maître, le capitaine Vaziaga, directeur de l'Ecole Supérieure des Cadres de la Jeunesse de Phan-thiêt.

Là, au coude à coude, vivant de la même vie en plein air, Annamites du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine, Cambodgiens et Laotiens venus des lointaines rives du Mékong, ont resserré les liens de camaraderie qui les unissent et, sous l'égide de la grande figure du Maréchal, Chef de l'Empire, partout présente, senti grandir leur foi dans l'avenir et mieux réalisé la beauté de leur rôle de chef, la grandeur d'obéir et la grandeur de commander.

Que l'on ne s'y trompe pas. Ces moniteurs-jeunesse, formés patiemment par des chefs enthousiastes, sont eux-mêmes des chefs. Par la parole de leurs instructeurs, ils ont senti passer le souffle animateur des énergies. Leur volonté de servir a été forgée, développée, mûrie.

« Unis et forts pour servir » ! Maintenant ils sont prêts. Ils sont unis dans le même idéal. Et ils sont forts.

Destinés à encadrer la jeunesse d'Empire, ils reprendront, demain — après être venus se retremper dans l'ambiance fortifiante de la vie de camp — la tête de leurs groupements respectifs. Ce sont eux qui éduquent notre jeunesse, qui lui enseignent les leçons de devoir et de discipline qu'ils ont reçues eux-mêmes, eux qui dirigent ses activités, rappellent les exemples d'abnégation et d'héroïsme, mettent en relief les vieilles vertus, prêchent d'exemple, forment des âmes saines en des corps pleins de vitalité et préparent les hommes réfléchis, disciplinés et forts dont l'Empire a besoin pour continuer le rythme de sa vie dans le monde et maintenir une position à laquelle lui donnera droit la vertu de ses enfants.

Hué, la vieille ville impériale a retenti sous les accents de leurs chants. Chants de foi, chants d'espérance ! Les rives fleuries et romanesques du « Huong-Giang », cette admirable « rivière des Parfums » que les empereurs-poètes et les poètes français d'Asie ont chanté en des vers harmonieux, ont vu défiler leurs bataillons serrés et impeccables, suivis des innombrables sections où s'encadraient plus de dix mille jeunes.

Les flamboyants centenaires, les maisons basses aux toits recourbés, les vieux murs des remparts de la Citadelle, tout ce cadre enchanteur qui conditionne et recèle l'âme même du Vieil Annam, cette âme faite de philosophie sereine et de sagesse finement épicurienne, a dû — si les choses ont une âme — s'étonner doucement de cette vie si nouvelle. S'étonner ? Mais aussi, sans doute, sentir naître un immense sentiment de fierté, à voir que le passé se fortifiait dans le présent, à voir toute cette jeunesse en marche vers l'avenir pour assurer la pérennité des anciennes valeurs, conserver solidement les victoires du passé et donner à son pays et à l'Empire le renouveau de dynamisme où se forgent les peuples forts.



Université Côte d'Azur, Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 3 AU 10 JANVIER 1944

Pacifique.

L'activité aérienne s'est poursuivie avec la même intensité au-dessus des différentes bases alliées et nippones de ce théâtre d'opérations.

Dans le camp allié, les bases suivantes ont été attaquées :

— Le point de débarquement de Tutuve, en Nouvelle-Bretagne, le 30 décembre ;

— Le nouveau point de débarquement du cap de Gumbi, en Nouvelle-Guinée, les 3, 4 et 5 janvier ;

— L'île Makin, le 5 janvier.

De son côté, l'aviation alliée a bombardé :

— Rabaul, les 30 décembre et 3 janvier ;

— L'île Shortland, le 3 janvier ;

— Bougainville, le 3 janvier ;

— Koepang (Timor), le 2 janvier ;

— Buka, le 6 janvier.

Italie.

La situation est restée pratiquement inchangée sur l'ensemble de ce front. Le lieutenant-général Sir Oliver Leese a été nommé au commandement de la VIIIe Armée britannique, en remplacement du général Montgomery.

Russie.

L'attaque menée par les troupes soviétiques du général Bagramyan contre la forteresse allemande de Vitebsk, dans la partie septentrionale du front, semble avoir été contenue par la résistance des troupes de l'Axe solidement établies dans cette région.

La nouvelle offensive lancée au nord de Nevel, dans le début de la semaine, par l'aile droite de cette même armée, n'a de même apporté que quelques gains de terrain sans importance stratégique.

— Par contre, dans la partie centrale du front, à l'ouest de Kiev, la percée pratiquée dans les lignes allemandes le 25 décembre dernier, par les troupes du général Vatutin, a obligé les troupes du Reich à effectuer une retraite précipitée jusqu'au delà de l'ancienne frontière polonaise. Les villes d'Olevsk, sur la ligne Kiev-Korosten-Varsovie, et de Novograd-Volynsk, sur la route Kiev-Rovno, ont été occupées le 3 janvier.

Depuis, les éléments avancés russes poursuivent leur avance sur l'ancien territoire polonais.

Dans le sud de cette poche, les Russes se dirigent vers la voie ferrée Odessa-Varsovie dans le but de couper cette ligne de retraite éventuelle aux troupes allemandes qui combattent le long du Dniepr inférieur.

La ville de Lintsy, à 50 kilomètres au S.-E. de Vinnitsa, a été occupée le 8 janvier.

— Dans la boucle du Dniepr, après une accalmie de deux semaines, les troupes du général Ivan Koniev ont de nouveau déclenché une puissante attaque sur un front de 75 kilomètres, dans la région de Krivoï-Rog et de Kirovograd. Ce dernier centre est tombé aux mains des Russes le 7 janvier.

EN FRANCE

2 janvier. — A l'occasion de la nouvelle année, le Maréchal de France, Chef de l'Etat, a reçu de tout le pays des lettres et des télégrammes, tant des particuliers que des collectivités, nouveaux gages d'attachement et de dévouement.

Les missions diplomatiques françaises à l'étranger lui ont télégraphié l'expression de leur respect et de leur fidélité. Mais le Chef de l'Etat a particulièrement été touché par les émouvants messages qui lui sont parvenus des camps de prisonniers.

Les Chefs des missions diplomatiques ont présenté leurs vœux au Chef de l'Etat et S. E. Mgr Valerio Valeri, nonce apostolique, a prononcé en sa qualité de doyen l'allocution suivante :

C'est toujours la paix que, après plus de quatre ans d'une guerre dévastatrice, nous souhaitons à la France. Nonobstant la longueur et la durée de l'épreuve, l'espoir se rallume au commencement de 1944 et nous aimons à croire que, avant sa fin, l'aube d'une nouvelle ère de paix paraîtra à l'horizon.

A cette nouvelle ère de construction aussi bien que de pacifique collaboration entre les Nations, la France apportera sans doute son indispensable concours dans l'union.

Ce sont nos vœux les plus sincères, Monsieur le Maréchal. Nous y ajoutons ceux que nous formons pour votre personne, en demandant à la divine providence de vous conserver encore longtemps dans cette vigueur de corps et d'esprit, dont vous donnez à tous le si magnifique exemple.

Après avoir remercié, le Maréchal a déclaré :

Nous entrons dans une nouvelle année de souffrances. La guerre n'a pas cessé d'étendre et d'aggraver ses ravages et rien n'est à l'abri du malheur. Plaise au ciel que les nations et leurs chefs, en pleine conscience de leurs redoutables responsabilités, s'élèvent au-dessus des angoisses de l'heure, pour sauver la civilisation mise en péril par l'affaissement des forces spirituelles, en face des progrès de la technique qui entraînent les peuples vers la barbarie. La France, à qui on ne saurait dénier la place qui lui revient dans un monde réorganisé, le souhaite ardemment.

J'adresse à Votre Excellence, ainsi qu'à ses collègues les vœux les plus sincères que je forme pour leur bonheur personnel, pour les Souverains et Chefs d'Etat qu'ils représentent, ainsi que pour la prospérité de leurs pays.

~

Le *Journal officiel* a publié le 31 décembre les nominations suivantes :

M. Paul Marion, secrétaire d'Etat à l'Information, est nommé secrétaire d'Etat auprès du Chef du Gouvernement ;

M. Philippe Henriot, est nommé secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande ;

M. Cathala, ministre secrétaire d'Etat à l'Economie nationale et aux Finances, est chargé d'assurer l'intérim des fonctions de secrétaire d'Etat à l'Agriculture et au Ravitaillement, en remplacement de M. Bonnafous, dont la démission est acceptée.

~

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

4 janvier. — M. François Chasseigne a été nommé secrétaire général au Travail et à la Main-d'Œuvre.

Le poste de commissaire général aux chantiers de la Jeunesse, tenu par le général de la Porte du Theil, a été remplacé par un poste de directeur général. Le commissaire aux pouvoirs Bernon est chargé provisoirement de la direction des chantiers.

~

5 janvier. — Des bombardiers anglo-américains ont survolé l'embouchure de la Gironde, bombardant une petite commune des environs. On compte 13 morts et 32 blessés.

~

7 janvier. — M. Philippe Henriot, nommé secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande, a fait les déclarations suivantes à M. Geo Veran, du *Petit Parisien,* sur les tâches qu'il entreprendra :

« *Nous n'avons à enjoliver aucune vérité,* dit-il, *nous n'avons rien à cacher, bien au contraire, de la sévérité des jours qui nous attendent. Mais nous avons à expliquer ce qui se passe, ce qui se passera dans telle ou telle éventualité. Le secrétaire d'Etat désire maintenir aussi étroit que possible le seul lien qui unit, grâce à la radio française, la Métropole aux Français loyaux de l'Empire.* »

M. Henriot entend que la Radio française réagisse aux propos des postes anglo-américains et a dit en concluant : « Je pense que jamais occasion ne fut meilleure de parler aux Français du déroulement des événements et de frapper l'esprit de ceux d'entre eux, si nombreux, qui ont bâti l'avenir sur leurs désirs. »

~

8 janvier. — M. Louis Nicol, président du Comité central de la Corporation de la Marine Marchande, a fait à la Sorbonne, sous les auspices de la Ligue maritime et coloniale française, une conférence sur le droit maritime international et sur la situation de la Marine française au cours de ces dernières années. M. Louis Nicol a souligné l'importance de la corporation de la Marine Marchande qui permettra de maintenir en contact tous ceux dont l'intérêt est dans la Marine et qui doivent être prêts à reprendre leur service, dès que les circonstances le permettront.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Il paraît que...

Comme Esope avait donc raison
En précisant ses harangues
Que délices comme poisons
Venaient tous les deux de la langue.

D'accord ; cependant chez certains
Ce buccal et rose appendice
Ne distille, hélas ! que venins
Et jamais, jamais de délices.

Combien donc, en effet, combien
Refont, dès que l'angélus tinte,
Leur sinistre tour quotidien
En propageant en demi-teintes

Des tuyaux de vrai mirliton
Et des canards des antipodes
Débutant tous par ce dicton :
« Il paraît que », dicton commode.

« Il paraît que », ce leit-motif
Qui ne l'a point entendu dire
Sur un ton net, affirmatif.
Sans broncher, sans flancher, sans rire,

Par des faiseurs maîtres en l'art
Du roman et du frelatage ?
A quand le Salon des Canards
Et le Salon du Maquillage ?

« Il paraît que »... Dès le contact
Fusent partout les bavardages ;
En scène entre Monsieur De Crac
Avec son morne achalandage.

Mais il paraît que dans son zèle
Ce Monsieur a mis de l'abus ;
Ses canards ont du plomb dans l'aile :
« Il paraît que ça ne prend plus ! »

J. G. A.
(ACTION du 29 décembre 1943).)

Le beau temps !

J'ai été amené, ces jours-ci, à des cogitations profondes sur la versalité propre à l'espèce humaine.

Je sais que ce sujet n'est pas neuf. Ceci est attesté par de nombreux axiomes qui appartiennent à ce que l'on a convenu d'appeler : « la sagesse des Nations »...

Rien que cette appellation est un argument probant pour établir l'existence indéniable de cette humeur changeante car vous conviendrez volontiers avec moi, devant ce qui se passe actuellement, que les Nations, en fait de sagesse, n'ont pas encore d'idées extrêmement bien fixées...

Quoi qu'il en soit, les Latins disaient déjà : De gustibus et coloribus non est discutandum. *Plus tard, on affirma sous une forme lapidaire la relativité des affirmations qui changent avec les lieux : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ». Notre roi François, Premier du nom, restreignit cette instabilité et la réserva au sexe féminin. « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie ! » rima la royale main...*

Trève de généralités. « Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir », a dit le grand Corneille.

J'ai donc rencontré Dupont, mon vieil ami Dupont.

Je l'avais connu auparavant ennemi déclaré de cette période brumeuse, humide et génératrice de coryzas qu'est la saison tonkinoise du crachin.

Dès que l'hiver nous ramenait cette poussière d'eau, la boue et les moisissures opiniâtres qu'elle comporte, Dupont ne décolérait pas.

En vain enfouissait-il le bas de son visage dans des cache-nez diversement tricotés. En vain revêtait-il pull-over et gilets molletonnés ; il était toujours enchiffrené et d'une humeur massacrante.

Quantum mutatus ab illo ! *Je me trouve hier subitement nez à nez avec lui :*

« Dupont ! Mon vieux Dupont ! Je suis ravi de te voir. Tous mes vœux pour 1944.

— Merci. Reçois les miens tout aussi sincères et traditionnels.

— Mais, dis-moi ? Comment se fait-il que tu te promènes sans pardessus et sans le moindre lainage hivernal ? Cependant, le crachin...

— Le crachin, mon cher ! Mais c'est un temps épatant ! Il fait frais. On ne transpire pas. Regarde ! Je ne circule plus qu'à pieds ou en bécane : je prends du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mouvement. Fi des amollis qui vont en pousse-pousse !

— Enfin, je t'ai connu tellement épris du soleil...

— Le soleil ! Oui, le soleil... Après tout l'été, on en est saturé, de soleil ! Au moins, actuellement, je sors sans casque en toute quiétude. Et puis, n'aimes-tu pas comme moi, cette auréole de mystère que le brouillard met aux choses ?... Je réfute Rostand qui prétend que sans le soleil, les choses ne seraient que ce qu'elles sont ! Pas du tout ! On les devine plutôt qu'on ne les voit et on les pare au gré de sa fantaisie : c'est plus poétique !... »

Et il s'esquiva tout guilleret, en scrutant d'un œil éminemment approbatif la couche grisâtre qui ouate notre ciel...

Etrange humeur pour un ancien amant de la lumière et des horizons dégagés !...

Je me perds en conjecture sur les raisons de ce revirement.

D'ailleurs je suis étonné de la quantité de Dubois et de Durand qui, depuis quelque temps, me disent en me serrant la main : « Quel bon temps ! Il crachine ! »

(ACTION, 7 janvier 1944.)

Quelques remarques astrologiques sur l'année 1944.

J'aurais mauvaise grâce à nier mon échec de l'année 1943.

Je me suis trompé, c'est un fait. Je m'en excuse auprès des personnes qui, à cette occasion, avaient cru devoir m'accorder quelque crédit, et je tiens à bien leur préciser que seules mes déductions, erronées, ont été la cause de cet échec et qu'il ne faudrait pas en accuser l'astrologie elle-même.

Ayant perdu, après cette mésaventure, du moins je le croyais, la confiance des lecteurs, je n'avais aucunement l'intention de faire de nouveau paraître des prédictions dans ce journal. Mais quelques-uns m'ayant écrit, d'autres étant venus me trouver, pour me demander d'essayer, même au risque de me tromper encore, de soulever un coin du voile qui nous cache l'avenir, j'ai de nouveau interrogé le ciel pour donner une pâture à leurs espoirs. Voici ce que j'ai cru y voir.

L'aspect général de la carte de 0 heure le 1er janvier 1944 est excellent. Les astres y sont disposés dans un équilibre évident puisque 9 astres sont répartis sur 6 signes du zodiaque. Ce qui doit prévaloir en 1944 est donc l'équilibre, la raison et l'harmonie.

Une particularité cependant est inquiétante, la conjonction exacte de Mars et d'Uranus dans les Gémeaux. Or vous savez que Mars est la poudre sèche et l'épée aiguisée et quand je vous aurait dit qu'Uranus est la planète de la violence, vous en déduirez vous-mêmes que le début de l'année verra une recrudescence de la guerre. Mars quittant Uranus fin février, rattrape Saturne immédiatement après ; Saturne, c'est la pesanteur, le raffermissement et il est possible que ce passage soit lourd à supporter.

Mais en avril, les aspects dangereux étant passés, il semble que la tendance générale de l'année doive se faire sentir et que nous puissions espérer pour le début du printemps la fin de la terrible aventure que nous vivons.

Puisque dans ce journal le vent est aux pastiches et à la manière de..., je vais terminer cet articulet par un quatrain à la manière de Nostradamus, qui résume mes prédictions.

En deux fois quatre, Mars outre-passant
Uranus et Saturne en Gémin,
Avril verra, grand flot de sang cessant,
Subitement le Grand Tourment fin.

Jean CONSTANTIN.

(COURRIER D'HAIPHONG, 5 janvier 1944.)

Le Gouvernemeut du Maréchal en face de la dissidence d'Alger.

POSITION DU COMITE D'ALGER

Contrairement au Gouvernement du Maréchal, le Comité d'Alger ne représente rien si ce n'est l'ambition de quelques hommes qui veulent, en s'appuyant sur l'étranger, avoir raison contre leur patrie, Ses amis mêmes le considèrent comme chose négligeable. « Instrument provisoire », dit M. Churchill, « administrateur provisoire », précise la déclaration des Gouvernements de Washington, de Londres et de Tchungking, « conservateur du patrimoine », répète Churchill dans son plus récent discours. Le Comité d'Alger ne compte que des hommes qui, du temps de la République, travaillaient dans les coulisses et non au grand jour. Il est complètement dépassé par les événements.

Sur le plan intérieur, il est incapable de s'opposer aux progrès communistes et prépare, comme le gouvernement Kérensky, l'établissement d'une république soviétique en Afrique du Nord ; sur le plan extérieur, il est incapable de faire entendre sa voix auprès des nations alliées.

A. — SUR LE PLAN INTÉRIEUR.

La politique du Comité d'Alger débordée par les éléments extrémistes, présente des analogies saisissantes avec celle de la Législative et la Convention de la Révolution russe.

Cette évolution (qui perdit la IIIe République) se trouve précipitée par la crise politique, morale et intellectuelle due à la guerre. Or, en temps de crise, la situation politique ne peut plus s'accommoder d'un compromis ; elle va vers une solution simple et extrême, surtout lorsque les Chefs sont dépassés par les événements comme c'est le cas en Algérie. Le Comité d'Alger, ressuscitant le front populaire, il est logique que l'influence communiste devienne prépondérante

La chronique de ses activités depuis un an est une chronique d'abandons successifs au profit d'anciens S.F.I.O. d'obédience anglaise, enfin et surtout, des communistes moscoutaires.

Fondé après six mois de querelles ridicules, le Comité d'Alger, d'abord composé de dix membres, en majeure partie anciens collaborateurs de S.D.N., plus deux Juifs, s'est adjoint ensuite une assemblée consultative, où se trouvaient les représentants des partis fossiles de l'ancien Parlement. Puis, il s'est remanié et compte, maintenant, dix-neuf membres avec, aux postes importants : trois S.F.I.O., deux communistes et quatre juifs.

Pendant ce temps, les tièdes, les impurs, étaient peu à peu éliminés. Le général Giraud qui, aux yeux de certains, représentait l'élément fasciste, s'est d'abord vu obligé de partager la présidence avec de Gaulle, politicien de gauche, puis a dû quitter ce poste et ne reste que commandant en chef des armées dissidentes (70.000 hommes environ). Dans ce poste, il est subordonné à Le Troquer, ancien avocat de Blum et député S.F.I.O. de Paris.

Où est le temps où, gouverneur de Metz, il faisait conspuer Blum par les Messins et s'amusait à fronder les autorités du Front Populaire ?

Ses lieutenants aussi sont brutalement écartés : Boisson, Bergeret, sont en instance de Cour martiale ; Béthouart et autres sont mis en résidence forcée par une commission d'épuration présidée par un député communiste, Charles Laurent.

Enfin, profitant de la faiblesse de de Gaulle, le parti communiste a introduit dans le Comité deux de ses membres les plus adroits : L. Midol et E. Fajon. Ce dernier est un ancien député communiste ; membre du Comité d'information de la Commission centrale du parti ; il a fait partie des vingt-sept députés qui, sur les soixante-douze arrêtés en 1939, et déchus de la nationalité française par Daladier, avaient été internés en Afrique du Nord et libérés par les dissidents.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qu'il y a de particulièrement grave dans cette activité croissante communiste, c'est qu'elle s'appuie sur la représentation soviétique établie à Alger après la reconnaissance du Comité par les Soviets. Celle-ci est dirigée par Bogomolof, assisté de plus de soixante attachés commerciaux et autres révolutionnaires professionnels parmi lesquels les trente collaborateurs de Vichysky, délégué soviétique à la Commission permanente de la Méditerranée. Déjà des troubles ont éclaté le 28 octobre, à la suite d'une manifestation groupant 5.000 communistes, qui avaient décidé de porter à de Gaulle une résolution réclamant l'instauration immédiate d'une république soviétique d'Algérie. La police de de Gaulle-Kérensky fit usage de ses armes et tua quatre hommes et en blessa treize. Depuis cette date, la propagande communiste redoubla d'efforts, la police n'intervient que timidement, des communistes sont arrêtés discrètement et relâchés le soir même.

Comment d'ailleurs le Comité d'Alger pourrait-il réagir ? Aux yeux des puissances alliées, il se targue de représenter l'armée secrète des terroristes de la Métropole, le dernier remaniement du 10 novembre était en partie destiné à donner des postes aux anciens chefs terroristes. Or, le 16 novembre 1943, les chefs communistes Grenier, Mercier, Marty, Billoux publiaient la déclaration suivante :

Les communistes n'ont pas attendu la guerre russe pour marcher sur la route de la rébellion et ainsi, ils ont le droit, en tant que vieux révolutionnaire patriotes, à être largement représentés.

Comment de Gaulle qui a fait l'éloge de l'Armée Rouge, rempart des démocraties contre l'Allemagne, pourrait-il s'opposer aux progrès communistes ?

Le Comité est donc entre les mains des communistes, dont il n'est plus qu'un instrument.

Ainsi donc de Gaulle-Kérensky, pour avoir joué la carte de gauche, voit son Comité contrôlé de l'intérieur par les communistes. Il le voit de même contrôlé étroitement par les puissances alliées comme nous allons le voir tout de suite.

Que ce « libérateur » essaye donc d'abord de se libérer lui-même !

Il est grave de ne pas avoir la légalité pour soi...

J.-C. DE LECOURT.

LA VIE INDOCHINOISE

Le départ du deuxième Tour cycliste d'Indochine.

Le départ du deuxième Tour d'Indochine cycliste a été donné à 58 coureurs, le 2 janvier, entre Vinh et Hatinh, par le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse.

Réunion du Conseil de Gouvernement.

Sous la présidence du vice-amiral d'escadre Jean Decoux, le Conseil de Gouvernement de l'Indochine s'est réuni en session ordinaire à Saigon les 3 et 4 janvier 1944.

Signature d'un accord relatif aux conditions d'exportation du riz d'Indochine.

Le vice-amiral d'escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique et S. E. M. Kenkichi Yoshizawa, ambassadeur extraordinaire du Japon en Indochine, ont signé le 5 janvier un accord relatif aux conditions d'exportation du riz d'Indochine en 1944. Les prix de vente du riz à l'exportation ont été augmentés pour tenir compte de l'accroissement du coût de la vie en Indochine.

En même temps, le vice-amiral d'escadre Jean Decoux et S. E. l'ambassadeur du Japon ont échangé des lettres interprétatives des accords franco-japonais du 6 mai 1941 et des lettres relatives à ces accords, signées le 4 mars 1943 à Hanoi.

Départ de S. E. Yoshizawa pour Tokyo.

S. E. Kenkichi Yoshizawa, ambassadeur extraordinaire du Japon en Indochine, a quitté Saigon le 7 janvier pour Tokyo, où il doit assister à la prochaine session de la Diète impériale qui se tiendra le 21 de ce mois.

MM. Picolet et Lezer sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur à titre posthume.

Par décret du 28 décembre 1943, MM. Joseph Picolet, receveur de 1re classe du cadre des P. T. T. de l'Indochine, et Georges Lezer, contrôleur de 1re classe, tués à leur poste en service commandé lors du bombardement d'Haiphong du 10 octobre 1943, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur à titre posthume.

Mme Jean Decoux est victime d'un accident d'automobile.

L'automobile qui ramenait Mme Jean Decoux à Dalat est entrée en collision, vers la fin de la matinée du 6 janvier, à 14 kilomètres de cette station d'altitude, avec l'autocar du service régulier Dalat-Saigon qui descendait vers le Sud.

Mme Jean Decoux était la seule passagère dans sa voiture ; son chauffeur a été légèrement blessé ainsi que quelques personnes de l'autocar.

Transportée immédiatement à Dalat, Mme Jean Decoux, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, s'est éteinte au début de l'après-midi du 6 janvier.

Les obsèques ont eu lieu le surlendemain à Dalat en présence d'un certain nombre de personnalités qui avaient tenu à venir se joindre à l'entourage immédiat du Gouverneur Général.

Le service fut célébré et l'absoute donnée par Mgr Cassaigne, vicaire apostolique de Saigon, dans la chapelle des sœurs de Saint Vincent de Paul.

C'est dans l'enceinte de cette chapelle, au pied de l'abside, que sera inhumée définitivement Mme Jean Decoux. L'Amiral l'a ainsi voulu, pour que sa compagne demeure en terre d'Indochine, et à cette place qu'elle aurait elle-même choisie.

Elle portait, en effet, une affection et un intérêt particuliers à ce couvent, dont elle fut la grande bienfaitrice, animant de son inlassable et active charité l'important groupe d'œuvres qui en dépend.

Elle repose désormais à l'ombre du sanctuaire récemment achevé sous ses auspices par la sœur Durand, visitatrice des Filles de Charité, qui l'a assistée dans ses derniers moments.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Marie Joelle, fille de M. et de Mme Philippe Grandjean (17 décembre 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TONKIN

Claude, fille de M. et de Mme **Bruneau** (1er janvier 1944) ;
Toussainte, fille de M. et de Mme **Filippi** (1er janvier 1944) ;
Christian, fils de M. et de Mme **Preux** (1er janvier 1944) ;
Patrick, fils de M. et de Mme **Legay** (3 janvier 1944) ;
Alain, fils de M. et de Mme **Penfornis** (4 janvier 1944) ;
Arlette-Marie et Marie-Josée, filles de M. et de Mme **Demy** (5 janvier 1944).
Charles, fils de M. et de Mme **Le Dren** (3 janvier 1944) ;

COCHINCHINE

Raymond, Antoine, fils de M. et de Mme Jean-Baptiste **Huynh-van-Lac** (28 décembre 1943) ;
Robert, fils de M. et de Mme **Emery** ;
Noël, Jean, Pierre, fils de M. et de Mme **Tournier**.
Claude et Danièle, filles de M. et de Mme **Frézard** (28 décembre 1943) ;
Maxime, fils de M. et de Mme Jean **Ratiney** (30 décembre 1943) ;
Marie, fille de M. et de Mme Maurice **Carpentier** (3 janvier 1944) ; ;
Guy, fils de M. et de Mme **Gonzaga** (3 janvier 1944) ;
Jean, fils de Mme et le docteur **Alain** (4 janvier 1944).

LAOS

Trân-thi Nhu-Quynh, fille de M. et de Mme **Trân-nhu-Duong**.
Nguyên-minh-Tâm, fils de M. et de Mme **Nguyên-huy-Duy**.
Thao Bounleut Phithoun, fils de M. et de Mme **Thao Xiêng Thoun**.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Henri **Daunic** avec Mlle Jeanne **Rivière**.
M. Guy **Jarraud** avec Mlle Madeleine **Meunier**.
M. **Nguyên-ngoc-Côn** avec Mlle **Trân-thi-Trinh**.

MARIAGES.

TONKIN

M. **Pham-khac-Râu** avec Mlle **Nguyên-thi Nguyêt-Nga**.
M. **Vu-trung-Vinh** avec Mlle **Lê-thi-Quê**.

COCHINCHINE

M. **Nguyên-trung-Thu** avec Mlle **Lê-thi-Xanh** (26 décembre 1943).
M. Gustave **Barbaret** avec Mlle Denise **Berland** (27 décembre 1943).
M Paul **Rome** avec Mlle Raymonde **Adamolle** (3 janvier 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

Mme Jean **Decoux**, née Suzanne **Humbert** (6 janvier 1944).
M. **Tôn-thât-Côn** (1er janvier 1944).

TONKIN

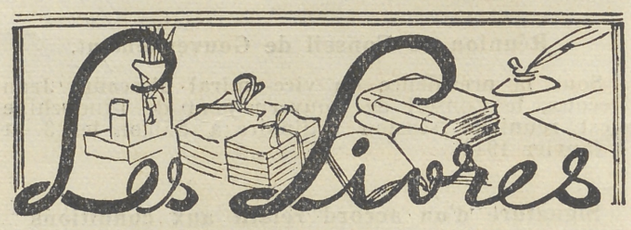
M. **Chuong-Minh** (1er janvier 1944) ;
Sylviane, fille de M. et de Mme **Ducasse** (3 janvier 1944) ;
M. **Công-tu-Nghiêp**, dit Phu-Gia (3 janvier 1944) ;
M. Olmer **Baivy** (4 janvier 1944) ;
M. Pierre **Flisak** (5 janvier 1944).
M. **Lê-van-Tho**.

COCHINCHINE

Mme **Achat** ;
M. Jean **Savary** (30 décembre 1943) ;
Mme **Adiceam** ;
M. **Lê-quang-Chung** ;
Monique, fille de M. et de Mme **Guena** ;
M. **Deymart** ;
M. **Charpentier** (2 janvier 1944) ;
M. **Vo-van-Thom** (28 décembre 1944).

LAOS

M. **Tô-van-Huu** (15 décembre 1943).



« LES CAUSERIES DE PLUME-GRISE »

par RÉGINE

Pour mon Noël, le père Nicolas a déposé dans mes souliers le charmant petit livre de Régine qui vient de paraître à l'imprimerie Lê-van-Tân, à Hanoi.

Je voudrais en dire tout le bien que j'en pense. Cette Plume-Grise n'est pas, comme on pourrait le croire, une plume maussade, une plume pédante ou moralisante. Malgré sa couleur un peu terne — symbole de modestie — c'est une plume d'oiseau qui vole vers le plus haut du ciel, vers le plus pur de l'air, qui entraîne dans son essor les âmes éprises d'idéal et de beauté, non seulement les âmes des petites filles et des petits garçons, si promptes à s'émouvoir pour des histoires de bêtes, mais encore les âmes des presque vieux, comme moi, que tout élan vers le bien attendrit, réjouit et réconforte.

Plume-Grise est déjà une aînée. C'est une aînée qui conte à ses Petites Ailes, à ses poussins du jeudi et du dimanche, des histoires vécues et des histoires inventées. Ainsi touche-t-elle les cœurs avides de merveilleux et les édifie-t-elle en leur inculquant de bonnes pensées et des sentiments généreux. Son expérience de jeune fille est déjà très riche d'impressions authentiques. Déjà ses souvenirs sont nombreux, comme chez les adolescents qui n'ont pas eu qu'une jeunesse frivole et superficielle. Elle fait profiter ses pupilles du meilleur de soi-même et leur montre comment on peut, dans une simple vie d'enfant, trouver autour de soi mille occasions de percevoir de bel-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les choses. Au demeurant les histoires de Régine nous font parcourir toute l'Indochine en un original voyage poétique. La chose, à ma connaissance, n'avait encore jamais été proposée. Partout où l'auteur a vécu, ne serait-ce que quelques jours, et sous la tente, elle a su connaître et aimer des animaux familiers ou sauvages et s'en faire des confidents. Ainsi sommes-nous divertis des sempiternelles histoires de chasse que la proximité des fauves semble être seule capable d'inspirer aux conteurs indochinois.

A cet égard, je citerai comme particulièrement réussies les causeries, ou plutôt les « confidences » qui nous présentent les mouettes joueuses de Kep, et le colibri du cap Saint-Jacques, l'histoire du merle mandarin, si typiquement locale ; celle de Kinou, d'une sensibilité digne de Colette ; celle du tadorne et du lapin, fable véridique et si émouvante ; le drame obscur de la salangane, qui nous comble de féerie : la fine satire jouée par la tourterelle de Ban-goi, sans négliger l'histoire du singe Siki, dans la veine de Pierre Mille, ou les fables plus tendancieuses, qui mettent en scène une sarcelle, un crabier ou un martin-pêcheur.

Si je voulais rendre compte exactement du charme de ce livre, il me faudrait tout citer. Certaines impressions de nature sont mieux que de simples notes de voyage ; elles révèlent une sensibilité qui sait se continuer en pensée. Tout lecteur, adulte ou enfant qui prendra ce recueil en ses mains y puisera un plaisir renouvelé à chaque page, grâce à la diversité des sujets, pourtant tous voisins les uns des autres...

P. JORLAND.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **A. D..., Bac-kan.** — Les photos publiées dans la Revue nous sont remises en communication et rendues à leurs auteurs.

Nous ne pensons pas que vous trouviez d'amateurs disposés à céder des photos (ni même de professionnels) pour la raison que vous exposez : manque de films, de produits et de papier.

Nous-mêmes rencontrons bien des difficultés à trouver de bonnes photos pour illustrer nos articles.

~ **A. T..., Hanoi-zone.** — Nous sommes désolés de voir un de nos anciens amis se désabonner parce qu'il reçoit la Revue avec retard, mais il y a là une question de zone postale à laquelle nous ne pouvons rien : les abonnés des environs immédiats de Hanoi reçoivent, en effet, la Revue un jour et parfois deux après la distribution en ville.

~ **P. G..., à Saigon.** — Nous vous conseillons de nous écrire par lettre. En effet votre télégramme du 31 est arrivé le 4 au soir. Il eût été aussi expéditif et plus économique de poster une lettre, à moins d'indiquer la mention « urgent » sur votre télégramme.

~ **Abonné 144, à Saigon.** — Une erreur matérielle s'est en effet glissée dans la liste des Délégués de Cochinchine au Conseil Fédéral parue dans notre numéro 172.

M. Liandrat est directeur et propriétaire de la firme « A. Liandrat » bien connue, et non pas directeur du « Caoutchouc Manufacturé J. Labbé ».

~ **M. K..., à Hanoi.** — Nous insérons votre lettre à titre de rectificatif ;

« J'ai l'honneur de vous signaler que je relève, dans le numéro 172 de la Revue « Indochine » quelques inexactitudes au sujet du titre d'Ingénieur agronome, que vous attribuez à tort à MM. Caty et Gombert, délégués de la Cochinchine et de l'Annam au Conseil Fédéral.

» Le titre d'Ingénieur agronome a été créé par un arrêté du ministre de l'Agriculture du 18 février 1892 pour les élèves sortant de l'Institut Agronomique. La loi du 2 aout 1918 réserve le titre en question aux seuls élèves diplômés de l'Institut National Agronomique...

» M. Malye est le seul délégué pouvant se déclarer légalement Ingénieur agronome.

» Je vous serais donc obligé de bien vouloir rétablir les choses dans leur vérité dans un prochain numéro d'« Indochine ».

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

SAIGON
200 — Rue de Champagne
Tél. nº 20615 R. C. Saigon 24

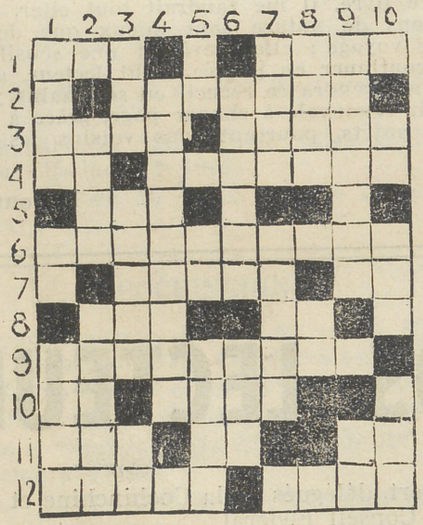
Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté nº 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 141

Horizontalement.

1. — Ancien pas — Inventeur.
2. — Ancien chroniqueur sportif.
3. — Hargneux — Fabrique en grand.
4. — Obtiens — Suite.

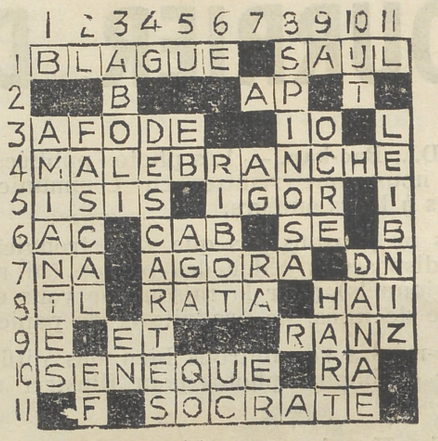


5. — Dépend du Portugal.
6. — Enfant de mineur.
7. — Ville d'Algérie — Cri d'une enfant capricieuse.
8. — Véhicule — Refus britannique.
9. — Empreinte d'une feuille sur une pierre.
10. — Moitié d'une expression d'enfant — Personnage important dans la météorologie.
11. — Don d'un Romain aux amateurs de fruits — Eclos — Lettre grecque.
12. — A pour capitale Austin — Conclut un marché peu avantageux.

Verticalement.

1. — Pierre brillante — Désigne — Sans élégance.
2. — Ville européenne — Consommation.
3. — Difficile à coiffer — En Seine-et-Oise — Désigne un Monsieur supposé.
4. — Sans valeur.
5. — Nait en hiver — Diphtongue — Berceau d'un poète très populaire.
6. — Nom qui désigne souvent un personnage supposé — Entre deux bras.
7. — Expressions de dédain — Collatérale.
8. — Lac — Exclamation.
9. — Championne célèbre du xx[e] siècle — Très haut placé en Egypte.
10. — Deux fois la même voyelle — Phénomène maritime — Ile où l'on séjournait malgré soi.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 140



COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

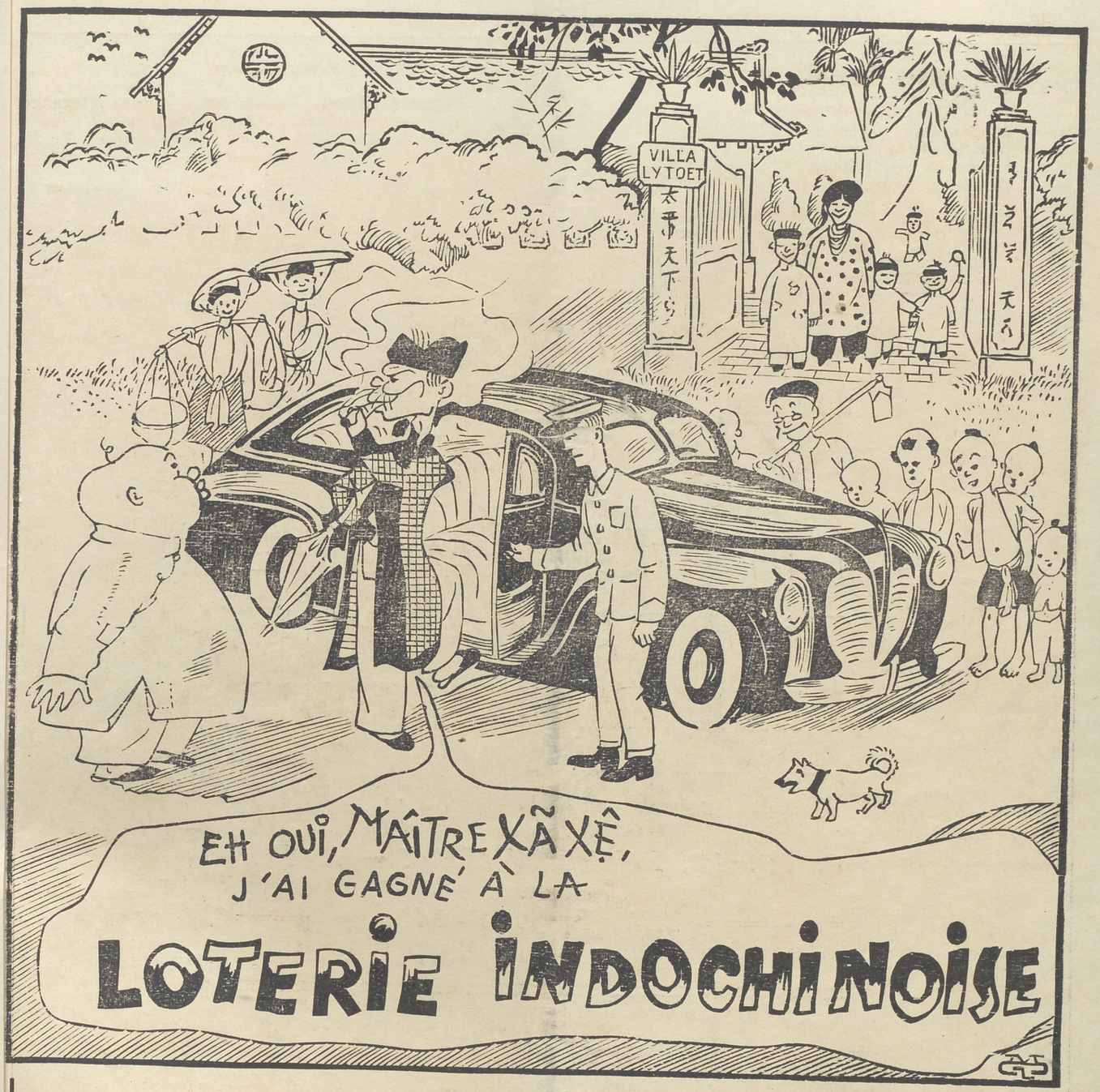
Registre de Commerce Saigon N° 278

Les meilleurs films dans les meilleures salles

AU CINÉMA **MAJESTIC**

SAIGON — HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie
8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI
TÉL. Nos 147-148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

QUAN GIÁM-QUỐC PAUL DOUMER (1857-1932)

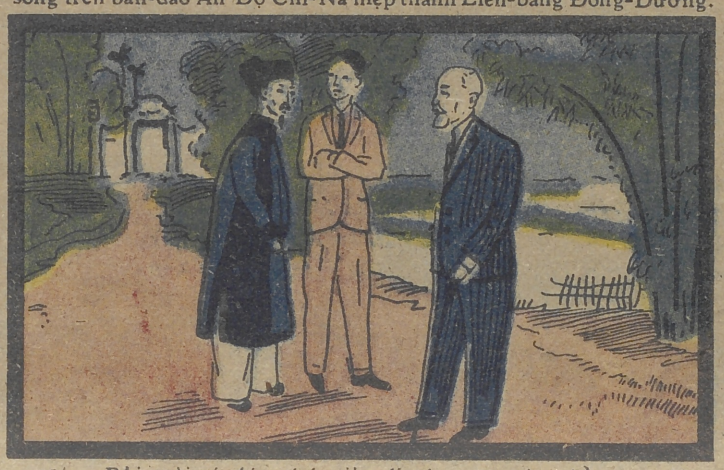
Người đã dựng nên Liên-Bang Đông-Dương.



1°/ — Ngày 27 décembre 1898, ông Paul Doumer được cử làm Toàn-quyền Đông-Dương. — Ngài đã nhậm chức ở đây trải 5 năm, tận-tâm với xứ này, và đã lập nên một công-nghiệp to. Nhờ ơn Ngài đã hết lòng làm việc trong thời-kỳ ấy, mà bao-nhiêu dân tộc khác nhau sống trên bán-đảo Ấn-Độ Chi-Na hiệp thành Liên-bang Đông-Dương.



2°/ — Lúc đó Ngài mới có 40 tuổi, nên khỏe mạnh và giai sức hơn người. — Ngài ưa đi kinh-lý một mình, với quan-hầu, chỗ xa-xôi nguy-hiểm đến đâu cũng chẳng quản, để có thể xem-xét dân-tình, hiểu thấu sự-việc.



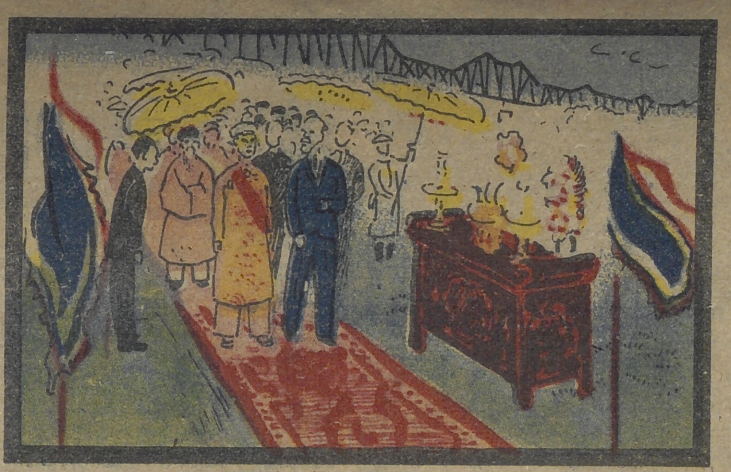
3°/ — Bởi ngài có đức tính giản-dị như vậy, nên chẳng ưa đón-tiếp rộn-rịp linh-đình. Ngài cho như thế làm mất thời-giờ và không thấu được sự thực. — Nên thường khi Ngài bỏ cả nghi-vệ rước-sách, đi hóa-tốc cho tới nơi, rồi cứ thế vi-hành để nói truyện hỏi-han dân-sự, chẳng ai biết Ngài làm chức gì.



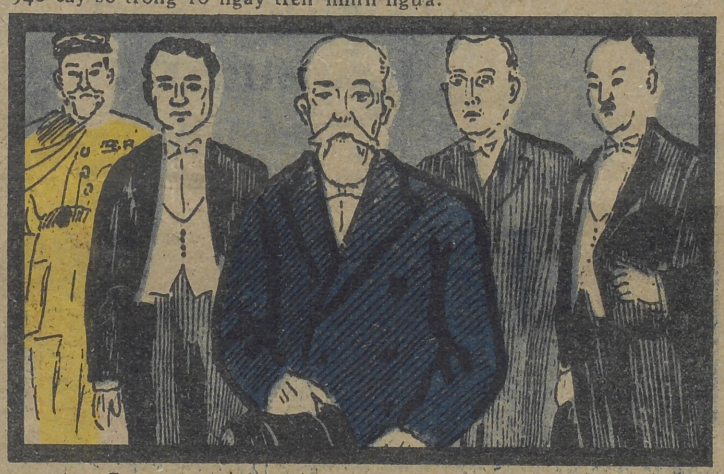
4°/ — Tại văn-phòng ở quí-phủ, Ngài làm việc suốt ngày, cùng với các quan thảo chương-trình làm cho xứ Đông-Dương giàu mạnh bằng cách mở mang đường giao-thông và lập một nền kinh-tế vững-trãi.



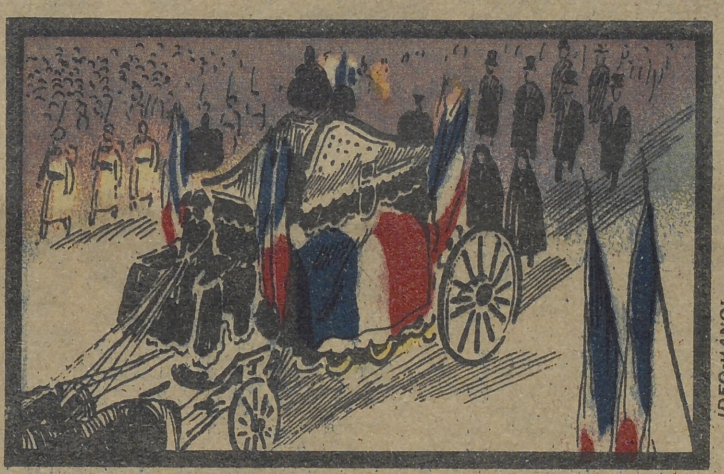
5°/ — Liên-bang Đông-Dương không bao giờ quên ơn Ngài đã đặt hết các đường xe-hỏa. Một công-cuộc vĩ-đại mà làm được mau như thế là nhờ Ngài tận-tâm. — Khi mở đường xe-lửa Vân-Nam, có lần cần phải giao-thiệp với quan Tổng-Đốc Vân-nam-Phủ, Ngài vượt 540 cây số trong 10 ngày trên mình ngựa.



6°/ — 1902 — Các cụ ở Hanoi hẳn còn nhớ Hội Cầu long-trọng là nhường nào. Khi đó, vua Thành-Thái và Ngài làm lễ khánh-thành cầu sắt Doumer là chiếc cầu lớn nhất cả Viễn-Đông.



7°/ — Sau 5 năm cầm quyền xứ này, Ngài trở về Pháp. Đời chánh-trị của Ngài thực là vẻ-vang. Ngài giữ chức Nghị-trưởng tại Thượng-nghị-viện lâu năm, thì đến 1931 được quốc-dân bầu lên ngôi Giám-Quốc.



8°/ — 1932 — Ngài bị một tên lưu-dân Nga ám-sát. Tin buồn đó thực làm cho nước Pháp và Đông-Dương đau-đớn vô cùng. Trong trận đại-chiến 1914-1918, Ngài đã mất 4 người con trai, bây giờ đến lượt Ngài hiến-thân cho nước. Đại Pháp biết ơn bèn cử lễ quốc tang đưa Ngài.

IDEO-HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques